



ACTE V, SCÈNE VIII.

JEAN MOULINEAU,

OU

LE PAYSAN DES VOSGES,

DRAME EN CINQ ACTES

Par M. Du Mersan.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Panthéon, le 17 octobre 1837.

PERSONNAGES.

MOULINEAU, paysan des Vosges.
 MADELON, sa femme.
 Le marquis D'HENNECOUR.
 La comtesse D'ORVILLE.
 La marquise DE PRESSIGNY.
 PHULPIN, contre-maître d'une papeterie.
 NANCY, sa fille.
 ANDRÉ, prétendu de Nancy.
 ALBERT, fils de Nancy et du marquis.

ACTEURS.

M. CONSTANT.
 M^{le} E. LAMBQUIN.
 M. LIONNEL.
 M^{le} ÉGLÉE.
 M^{le} CAROLINE.
 M. KLOPP.
 M^{le} E. NORLIS.
 M^{les} LANSOY.
 FARON.

PERSONNAGES.

THOMAS, ouvrier.
 GERLON, ouvrier.
 L'abbé de FLORISELLE.
 Le chevalier DE MÉRILLY.
 Le commandeur LE TERSIN.
 Le président DE VAUDEUIL.
 DUHAMEL, valet de chambre du marquis.
 FRANÇOIS, domest. d'hôt. garni.
 UN PAYSAN.
 UN POSFILLON.
 PAYSANS ET PAYSANNES DES VOSGES.

ACTEURS.

M^{les} LAMBQUIN.
 ROGER.
 FONTENAY.
 ALEXANDRE.
 ARMAND.
 WILLIAMS.
 BRIDET.
 DOCKE.
 ADRIEN.
 CLAUDIUS.

La scène se passe dans les Vosges, en 1790, aux trois premiers actes; au quatrième, à Coblenz en 1791; au cinquième, au château d'Hennecour, en 1808.

ACTE I.

L'entrée d'une papeterie des Vosges. A gauche, le moulin et les ateliers. A droite, le logement du contre-maître. Dans le fond, les bois d'Épinal.

SCÈNE I.

Le marquis D'HENNECOUR, simplement vêtu, ouvre une croisée du logement de Phulpin, jette son manteau, et descend par cette croisée. Il ramasse ensuite son manteau, et s'en enveloppe. Son mouchoir, qui est tombé, reste à terre près de la maison.

LE MARQUIS. Le jour vient de paraître, il était temps de partir. Les bonnes fortunes sont dangereuses chez des gens grossiers comme ces paysans des Vosges. L'âge d'or règne encore dans leurs montagnes. En vérité, cette petite Nancy est ravissante. Une espèce d'éducation, des sentiments nobles,

Les personnages sont indiqués en tête de chaque scène, comme ils sont placés au théâtre, le premier à la gauche du spectateur.

et de l'amour... Oh ! trop d'amour, car cela devient embarrassant. — Elle n'est vraiment pas coupable ; j'ai abusé de sa surprise, de sa faiblesse ; et ce que j'ai cru le caprice d'un jour, dure déjà depuis près d'un mois. C'est un siècle pour un homme comme moi, pour le marquis d'Hennecour... Si elle savait qui je suis ; un brillant seigneur, un des aimables de la cour... (souriant.) quand il y avait une cour ; car cette diable de révolution !... mais cela ne durera pas. Je charme par ces roturières amours, mon exil volontaire, et bientôt !... (On entend la cloche qui appelle les ouvriers au travail.) Mais je m'oublie. La cloche appelle les ouvriers de cette manufacture ; je pourrais être surpris. (Il s'enveloppe dans son manteau.)

SCÈNE II.

ANDRÉ, le MARQUIS.

ANDRÉ (arrivant.) Quel est cet homme qui s'éloigne mystérieusement ? D'où vient-il ? (Au Marquis.) Qui êtes-vous ?

LE MARQUIS (grossissant sa voix.) Que vous importe ?

ANDRÉ. Que faites-vous ici ?

LE MARQUIS. Vous le voyez, je m'en vais. (Il s'éloigne précipitamment.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, le regardant aller.

Cet homme m'est suspect ! J'aurais dû le forcer à se montrer. En effet, quel motif !... Il ne loge que deux femmes dans ce corps de bâtiment... celle de Moulineau... (Réfléchissant), et Nancy ma future... mon accordée... Je n'attends que le retour de son père pour terminer mon mariage... Nancy... Se pourrait-il ! Oh ! non, André, chasse cette mauvaise pensée. Nancy, la douce et bonne fille, si bien élevée... (Il aperçoit un mouchoir blanc sous la fenêtre par laquelle est descendu le marquis.) Que vois-je ! un mouchoir, un mouchoir de fine batiste, et brodé... Mais j'entends tous nos ouvriers... Cachons ce mouchoir, gardons le silence... Je saurai plus tard !... Ah ! que ce soupçon me fait de mal !...

SCÈNE IV.

THOMAS, GERLON, ANDRÉ, MADELON, sortant du bâtiment, OUVRIERS ET OUVRIÈRES de la papeterie, arrivant du fond.

GERLON. Tiens, André, comme te v'là de bonne heure par ici ! A peine si la cloche a fini de sonner.

MADÉLON. Tu ne vois pas qu'il est à soupirer sous la fenêtre de sa bonne amie, de sa fiancée.

ANDRÉ. Fiancée, pas encore.

MADÉLON. Accordée ; c'est tout de même. T'auras là une jolie p'tite femme, André ; Nancy est ben sage et ben éduquée, presque une demoiselle.

GERLON. Dam ! un contre-maitre d'une manufacture comme c' tellet-ci ; ça vous a le moyen d'éduquer ses enfants, surtout quand on en a qu'une.

MADÉLON. Et stependant M. Phulpin te donne sa fille en mariage, quoique tu ne sois qu'un ouvrier, comme mon mari Moulineau.

GERLON. Ah ! un moment, mam' Moulineau, il y a de la différence ; vot' homme qu'est né dans nos montagnes, est un bon garçon, mais un peu brute ! au lieu qu'André est un de nos premiers ouvriers ; il sait lire, écrire et compter, et en l'absence de M. Phulpin not' contre-maitre, c'est lui qui en a fait les fonctions.

ANDRÉ. Oui, monsieur Phulpin veut bien avoir confiance en moi.

MADÉLON. Et eri moi, donc ! Est-ce qu'en partant pour son voyage de Paris, ouïscé qu'il est allé voir la fédération nationale, il ne m'a pas confié sa fille, en me disant : « Mam' Moulineau, ma voisine, vous êtes une brave femme, pendant mon absence et celle de votre mari, venez loger dans notre bâtiment ; surveillez bien ma Nancy. Ce n'est pas qu'elle en ait besoin, ni que je me mêle d'elle, qu'il me dit, mais il est plus prudent de ne pas

« avoir trop de confiance. Elle n'a plus de mère. » — Eh ben, que j'ai dit : Moi, je n'ai pas d'enfants ; ça fera not' affaire à tous deux : et pendant un mois que vous allez passer à Paris, je n'ôterai pa l'œil de dessus elle. Avec ça que je ne serai pas embarrassée de mon homme, pisque vous l'emmenez avec vous.

GERLON. C'est vrai, ce Moulineau qu'a été voir Paris...

MADELON. Va-ti avoir à m'en conter, quand y reviendra !... Mais ils ne devaient être qu'un mois, et m'est avis que v'la bientôt trente jours qu'ils sont partis.

ANDRÉ. C'est aujourd'hui même que j'attends le retour de M. Phulpin... Mais, mes amis, le quart-d'heure de grâce est passé, et l'ouvrage vous attend.

TOUS. C'est vrai : à l'ouvrage, à l'ouvrage.

THOMAS. (Cet ouvrier n'est pas mis en paysan comme les autres. Il est resté dans un coin d'un air boudeur, et dit : A l'ouvrage!... Un quart-d'heure de plus ou de moins !... Nous ne sommes pas déjà si bien payés. M. le marquis d'Hennecour n'est pas généreux.

ANDRÉ. Tu parles toujours contre le marquis d'Hennecour.

THOMAS. De quoi vous mêlez-vous ? Vous êtes ouvrier comme nous : vous devez prendre le parti des ouvriers.

ANDRÉ. Ecoutez-moi, mes amis : le contre-maître a bien voulu me donner sa confiance ; je dois y répondre.

THOMAS. Vous faites votre embarras, parce que vous allez épouser sa fille. André, vous avez de l'ambition... vous espérez le remplacer.

ANDRÉ. Quand cela serait ? Une noble émulation est permise. Et si par mes talents, je puis parvenir à une position plus haute, qui osera me le reprocher?... N'êtes-vous pas flattés quand vous voyez des rangs du peuple sortir un homme qui ne doit qu'à lui-même sa gloire et sa renommée. Vous vous plaignez de la noblesse... Pour vous faire respecter d'elle, valez mieux qu'elle ! Soyez laborieux, probes, vertueux, et qu'au lieu de mépriser le peuple, on soit obligé de l'estimer.

GERLON. Tu parles bien, André.. Travaillons, mes amis ; gagnons notre pain...

THOMAS. Mais il est arrosé de nos larmes.

ANDRÉ. Mais si vous ne travaillez pas, vous n'en aurez plus.

THOMAS. Mes amis, c'est nous qui fabriquons ce papier sur lequel tant d'idées généreuses sont imprimées, et vont répandre dans toute l'Europe les maximes de la philosophie et de la liberté !... et nous nous laisserions traiter comme des esclaves !

TOUS. Non ! non !

ANDRÉ. Mes camarades, attendez le retour de M. Phulpin ; il parlera pour vous à M. le marquis d'Hennecour, le propriétaire de cette manufacture. Vous savez qu'il est venu passer la saison de la chasse à son château.

GERLON. M. Phulpin ne le fera pas : je le connais, c'est un brave et honnête homme, mais inflexible. Il punit la moindre faute avec la plus grande sévérité.

ANDRÉ. Il est juste.

THOMAS. Oui, mais il est dur.

ANDRÉ. C'est un ancien militaire, il a des idées de discipline.

THOMAS. Et quand même il parlerait à M. le marquis d'Hennecour ? ce marquis se moquera de nous ; c'est un mauvais sujet, un libertin, un homme fier de sa naissance, un homme qui dévore sa fortune, et qui aime mieux la jeter à des flatteurs, à des mauvais sujets comme lui, que de l'employer à soulager des pauvres ouvriers qui travaillent pour entretenir son luxe.

GERLON. Thomas, je ne dis pas que tu as tort : mais vois-tu, nous autres paysans des Vosges, nous sommes de bonnes gens. Tu n'es pas né dans nos montagnes, tu ne nous connais pas. Nous avons des mœurs douces et tranquilles, l'habitude du travail et de la pauvreté. Laissons les riches

et les méchants pour ce qu'ils sont, et continuons à vivre comme nous avons toujours vécu.

ANDRÉ. Allons, allons, mes amis, l'eau qui fait tourner la roue de votre moulin ne s'arrête pas, et vos bras restent oisifs. Il faudra manger demain. Au travail.

TOUS. Au travail ! au travail !

(Ils sortent.)

THOMAS, à part. Oh ! ce n'est pas fini. J'espère qu'ils m'écouteront, et que cette révolte servira mes projets.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ANDRÉ, MADELON.

ANDRÉ. Ce Thomas n'est pas franc ; voilà déjà quelque temps qu'il jette chez nos ouvriers des semences de révolte. Voyez-vous, Madelon, il se prépare quelque chose. Les nobles et les riches se croient tout permis. Ils écrasent le ver qui rampe sous leurs pieds : mais ce ver lève la tête, et peut piquer le pied qui l'écrase.

MADELON. Vous avez de la lecture, vous André, vous pouvez parler de ça : moi je n'y connaissons rien ni notre homme non plus. Stupéfait il va se trouver avoir été à Paris ; ça y aura pu être degourdi l'esprit.

ANDRÉ. Ne parlons plus de cela, Madelon. J'ai sur le cœur une chose qui me pèse, je voudrais m'en éclaircir, et cependant, ce que j'ai à vous demander est si délicat !

MADELON. Mon dieu ! André, vous me faites peur.

ANDRÉ. On n'a peur que quand on est coupable.

MADELON. Eh ben ! est-ce que vous croiriez que j'ai fait quelque chose de mal ?

ANDRÉ (embarrassé). Si vous saviez ce que je souffre d'inquiétude, vous m'excuseriez de ce que je vais vous dire. Madelon, vous êtes jeune, gentille, votre mari est plus âgé que vous... il est absent... et...

MADELON (prenant le change). Jarni ! André ! qu'est-ce que vous me dites là ! Est-ce que?... Ah ben ! par exemple ! vous qu'allez épouser c'te gentille Nancy, me tenir des propos semblables !

ANDRÉ. Ah ! Madelon, vous ne me comprenez pas.

MADELON. Je comprends ben que vous me dites que je suis gentille, que mon mari est absent, qu'il est plus âgé que moi, et que... Ah dame, André ! je connais mon devoir, et si ça n'était pas vous, je vous aurais déjà répondu par deux ou trois bons coups de poing à travers le visage.

ANDRÉ (à part). Cette femme a l'air de bonne foi. Mais d'un autre côté, soupçonner Nancy !...

MADELON. Tenez, André, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Calmez-vous, il ne faut pas faire de peine à ce pauvre Moulineau (A part). Je ne veux pas trop le brusquer ; mais je lui ferai entendre raison (Haut). Je vais travailler, André, nous nous revoirons. Entendez-vous mon ami ? nous nous revoirons. (Elle lui fait des signes d'amitié et sort.)

SCÈNE VI.

ANDRÉ.

ANDRÉ. Cette bonne Madelon qui pense que je lui fais la cour. — Mais que dois-je croire ? Cet homme mystérieux était quelqu'un du château. Le Marquis n'a-t-il pas amené des seigneurs de sa trempe, des étourdis, des mauvais sujets. Mais, qu'entends-je ?...

SCÈNE VII.

ANDRÉ, PHULPIN.

PHULPIN (en dehors). Me voilà de retour, oui, mon garçon. Bouchonne bien le cheval, et donne-lui l'avoine...

ANDRÉ. C'est M. Phulpin.

PHULPIN (entrant). Ah ! te voilà mon cher André. Bonjour. (Il lui serre la main.)

ANDRÉ. Avez-vous fait bon voyage, Monsieur Phulpin.

PHULPIN. Excellent, mon ami. Mais où est ma fille, que je l'embrasse. (Il va frapper à sa porte.)

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, PHULPIN, NANCY.

NANCY (sortant et se jetant au cou de son père). Mon père! quel plaisir de vous revoir.

PHULPIN. Un mois! c'est long, n'est-ce pas ma chère Nancy. Mais c'était une mission si honorable!... Nommé par mon district pour le représenter à la fédération nationale!... Je regrette de ne pas t'avoir emmenée avec moi! Quel beau spectacle! cela ne se reverra pas dans cent ans, dans deux cents ans.

ANDRÉ. J'aurais voulu y être aussi.

PHULPIN. Comment tout s'est-il gouverné ici, pendant mon absence?

ANDRÉ. J'ai fait de mon mieux, Monsieur Phulpin.

PHULPIN. J'en suis sûr. Ah ça, on dit que Monsieur le marquis d'Henecour est arrivé à son château, depuis mon départ.

ANDRÉ. Le lendemain.

PHULPIN. L'a-t-on vu par ici?

ANDRÉ. Oh! mon Dieu, non. Il ne se montre pas à des ouvriers, à des paysans: il est trop fier. Il a amené sa société de Paris, et il passe son temps à la chasse, ou dans des parties de jeu, de bonne chère, de...

PHULPIN. Et toi, ma fille, tu ne l'as pas vu non plus?

ANDRÉ. Comment l'aurait-elle vu?

PHULPIN. Comment! il n'est pas venu visiter cette manufacture, une des plus belles parties de sa propriété?

ANDRÉ. Non.

PHULPIN. Mais parle donc, ma fille! Tu as l'air triste, soucieux. Est-ce que cela te fait de la peine, de revoir ton père!

NANCY (avec intention). Pouvez-vous le croire! Je voudrais ne vous avoir pas quitté un instant.

ANDRÉ (à part). Il y a quelque chose!

PHULPIN. Nous ne nous quitterons plus, va. On ne fait pas tous les jours un voyage de quatre-vingt-seize lieues.

ANDRÉ. Et qu'avez-vous donc fait de Moulineau?

PHULPIN. Nous sommes descendus de la diligence à Épinal, je n'ai trouvé à la poste qu'un cheval, je m'en suis emparé. Moulineau a pris une monture plus modeste. Sa petite femme ne sera pas fâchée de le revoir: ils font si bon ménage. A propos de ménage, mes enfants, j'ai à vous parler de quelque chose que vous attendez impatiemment. N'est-ce pas André?

ANDRÉ (embarrassé). Sans doute, Monsieur Phulpin.

NANCY (à part). Mon Dieu!

PHULPIN. Et toi, ma Nancy. Je ne peux pas te donner pour mari un homme que j'estime plus qu'André.

NANCY (embarrassée). Mon père... j'ai aussi pour André bien de l'estime.

PHULPIN. L'estime d'une jeune fille! on sait ce que c'est. Elle n'ose pas dire un autre mot: mais nous reparlerons de cela. — Je vais me reposer un moment, et... Venez avec moi, mes enfants, que je vous parle de mon voyage, de tout ce que j'ai vu à Paris, de tout ce qui a enflammé mon vieux cœur de soldat. Ah! mon ami, il se prépare de grandes choses.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELON.

MADÉLON. Ah! Monsieur Phulpin, vous v'là donc; et mon mari, est-ce que vous l'avez perdu en route?

PHULPIN. Non, non, Madame Moulineau: je l'ai devancé de peu d'in-

stants ; car mon bidet n'allait pas fort, et quoiqu'il n'ait trouvé qu'un âne, il ne peut pas tarder d'arriver. Allons, entrons chez moi.

NANCY (bas à Madelon). Madelon, je voudrais vous parler.

PHULPIN (se retournant). Eh bien ! ma fille... Vrai, cette enfant-là m'inquiète !

ANDRÉ (à part). Et moi aussi.

(Ils entrent.)

SCÈNE X.

MADELON.

MADELON. Qu'est-ce qu'elle a donc depuis quelques jours, Nancy ? Elle paraît triste, rêveuse, au moment de se marier avec un gentil garçon... Est-ce qu'elle en aimerait un autre ! Ah ! ça, et mon mari qui n'arrive pas ! Cependant les ânes marchent bien dans nos montagnes.

(On entend la cloche, les ouvriers arrivent.)

SCÈNE XI.

THOMAS, MADELON, GERLON, OUVRIERS ET OUVRIÈRES.

GERLON. On dit que Monsieur Phulpin est de retour.

THOMAS. Tant mieux : nous allons lui parler.

GERLON. Et Moulineau, où est-il donc ?

TOUS. Le voilà ! le voilà !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MOULINEAU.

MOULINEAU, du dehors. Hé hu donc, chien d'âne !... Veux-tu me laisser descendre ?... Là, là... Ah ! j'ai cru que je n'arriverais jamais... (Il entre en scène) Ma femme !... Ma Madelon !... Viens donc m'embrasser... (Il se retourne, et dit à son âne) : Vilaine bête !

MADELON. T'es encore bien poli.

MOULINEAU. C'est pas ta toi que j' parle, ma Madelon, c'est à mon baudet. C'tanimal m'a fait le diable en route : je l'avais pris pour arriver plus vite, et t'embrasser plus tôt... Mais embrasse-moi donc... Encore.

MADELON. Voyons, Moulineau, remets-toi.

MOULINEAU. Bonjour, mes amis ; bonjour, Gerlon ; bonjour Mathieu... Je suis tout étourdi !... C'est ce Paris qui me bourdonne dans la tête... comme le bourdon Notre-Dame !

MADELON. C'est donc bien beau, Paris ?

MOULINEAU. Si c'est beau !... J'ai vu le Pont-Neuf et la Sainte-Martine, j'ai vu la Bastille, qui était démolie, par exemple ; mais ce que j'ai vu de plus intéressant, ah ! mes amis, c'est la Fédération !...

GERLON. Parle-nous en donc, mon garçon.

MOULINEAU. Fallait nous voir, quand nous avons défilé sur les boulevards !... Nous étions soixante mille hommes, tous plus beaux les uns que les autres... J'en étais... Et je peux dire que le département des Vosges était joliment représenté. Je me suis trouvé tout près de M. le marquis de Lafayette ; un blond, qui était monté sur un joli cheval blanc. Il m'a donné une poignée de main, et son cheval m'a donné coup de pied... J'ai passé toute la journée au Champ-de-Mars ; j'ai attrapé un coup de soleil. Mon habit a été déchiré dans la foule, et j'ai perdu mon mouchoir. Mais c'est égal, j'avais assisté au pacte fédératif, j'étais Français, et j'étais content.

THOMAS (ironiquement). Je crois que tu auras bien profité de ton voyage.

MOULINEAU. Certainement.

THOMAS. Qu'est-ce que tu as appris à Paris ?

MOULINEAU. J'y ai appris la politique, donc ! Est-ce que M. Phulpin ne m'a pas mené à une séance de l'assemblée nationale ?... J'ai vu M. de Mirabeau comme je te vois : un gros frisé avec des ailes de pigeon ; il n'est pas beau de figure ; il est grêlé... mais il parle joliment ! Et l'abbé Mauri ; il a plus d'esprit que toi, va. — Mais vous êtes gentils, vous. C'est vrai ;

LE PAYSAN DES VOSGES.

ils sont là à déjeuner... Ils sont entourés de cruches, et ils ne pensent pas à moi. Offrez-moi donc à me rafraîchir.

GERLON. Bois un coup, mon garçon.

MOULINEAU. A la santé de la nation. — Vive la nation !

TOUS. Vive la nation ! (Ils boivent.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, PHULPIN.

PHULPIN. Bien, bien, mes amis, j'aime cette gâté.

TOUS. Bonjour, M. Phulpin. Avez-vous fait un bon voyage ?

PHULPIN. Excellent, mes amis. Mais, quelque plaisir que j'aie éprouvé, c'est avec bonheur que je me revois au milieu de vous. Bonjour, Gerlon, Pierre, Bastien, Mathieu ; bonjour tous. Je retrouve tous mes braves ouvriers. — Mais en voilà un que je ne connais pas.

GERLON. C'est Thomas, un nouveau.

PHULPIN. Ah ! ah ! d'où venez-vous ?

THOMAS. De Paris... J'ai travaillé dans les ateliers de M. Réveillon, dans le faubourg Saint-Antoine.

PHULPIN. Et pourquoi les avez-vous quittés ?

THOMAS. Pour faire mon tour de France.

PHULPIN. On m'a dit que vous cherchiez à révolutionner nos ouvriers.

THOMAS. Nous ne sommes pas assez payés.

PHULPIN. Voilà vingt ans qu'on vous paie de même.

THOMAS. Nous ne pouvons pas vivre.

PHULPIN. Voilà vingt ans que vous vivez comme cela.

THOMAS. On se lasse de tout.

MOULINEAU. Je ne me lasse pas de vivre, moi.

THOMAS. Le marquis d'Hennecour profite de nos travaux et de nos sueurs. De quel droit est-il plus riche que nous ?

PHULPIN. Du droit de sa naissance.

THOMAS. C'est le droit du hasard, et non celui du mérite.

MOULINEAU. C'est vrai. Je pouvais naître marquis, moi, par hasard, si ma mère avait épousé un comte.

THOMAS. M. d'Hennecour a quitté Paris après le décret qui abolit la noblesse, afin de pouvoir faire le noble dans ses terres.

MOULINEAU. Si ça lui convient, à c't homme ; le charbonnier est maître chez lui.

THOMAS. Il a dans son château un conciliabule. On y tient des assemblées mystérieuses.

PHULPIN. Qu'en savez-vous ?

THOMAS. J'en sais plus que vous ne croyez. Faites retirer tout le monde, et je vous dirai quelque chose...

PHULPIN. Mes amis, entrez dans vos ateliers, et soyez persuadés que je serai juste aujourd'hui comme je l'ai toujours été. Vous connaissez mon caractère.

GERLON. Oh ça, oui : vous ne pêchez pas par l'indulgence.

MOULINEAU. Vous êtes même queq'fois un peu brutal.

PHULPIN. Allez, allez à vos ateliers, et comptez sur moi. (Ils sortent.) Eh bien, Moulineau, tu restes ?

MOULINEAU. Vous avez dit que tout le monde sorte. Je ne suis pas tout le monde.

THOMAS. Il peut rester. Ce que j'ai à vous dire l'intéresse peut-être aussi.

SCÈNE XIV.

THOMAS, PHULPIN, MOULINEAU.

MOULINEAU. Qu'est-ce que vous pouvez avoir à me conter, vous. Je ne vous connais pas.

THOMAS. N'avez-vous pas une femme assez gentille, qui habite dans ce corps de logis ?

MOULINEAU. Oui ; queq'ça vous fait ?

THOMAS. Et vous, Monsieur le contre-maitre, n'avez-vous pas une jeune et jolie fille qui demeure dans le même bâtiment ?

PHULPIN. Pourquoi cette question ?

THOMAS. Je vais vous faire de la peine, mais si l'un de vous est offensé, au moins il le saura, et pourra se venger.

PHULPIN (surpris). Que voulez-vous dire ?

MOULINEAU. Il me fait venir la chair de poule.

THOMAS. Apprenez que depuis quelque temps, un homme sort tous les soirs du château, se dirige vers ce bâtiment dont la fenêtre s'ouvre à un signal, et qu'il n'en sort que le lendemain matin.

PHULPIN (ému). Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

THOMAS. Je vous le jure.

PHULPIN. Et c'est quelqu'un du château ?

THOMAS. Oui !

PHULPIN. Quel horrible soupçon !

MOULINEAU. Mes cheveux se dressent sur ma tête !

THOMAS (ironiquement). Maintenant, ménagez votre marquis d'Heaucour et ses aimables hôtes.

PHULPIN. Funeste voyage ! pourquoi me suis-je absenté ?

MOULINEAU. Et moi, donc...

PHULPIN (exaspéré). Il faut que je sache!... Mais un moment!... Avant de flétrir ma fille, même d'un soupçon... ne pourrais-je éclaircir ? Oh ! oui. Je vous recommande le plus profond secret. Je saurai la vérité... — Ils viennent chercher un asile dans nos campagnes, et ils y apportent les vices et la corruption des villes. — Ils veulent que nous respections leur rang et leurs titres ! et ils ne respectent pas le repos et l'honneur de nos familles. Oh ! cette révolution qu'ils maudissent, ce n'est pas nous, ce sont eux qui la préparent... nous la consommerons.

THOMAS (à part). Voilà comme je le désirais.

MOULINEAU. Oh ! Madelon ! que le diable emporte la fédération ! je suis sacrifié sur l'autel de la patrie.

PHULPIN. Garde le silence, Moulineau.

MOULINEAU. Je ne pourrai pas.

PHULPIN. Je me contrains bien, moi ! Et crois-tu que je ne fasse pas un grand effort sur moi-même.

THOMAS. Venez ce soir à notre club.

MOULINEAU. Tiens, vous avez un club, c'est donc comme à Paris ?

THOMAS. Chacun son tour dans le monde, ceux qui avaient des chaumières auront des châteaux.

MOULINEAU. Et ceux qui avaient des châteaux, auront-ils au moins des chaumières ?

PHULPIN. Je rentre chez moi, j'interrogerai ma fille avec prudence. Ah ! puissai-je ne pas la trouver coupable, car... je la tuerais... Oh oui, je la tuerais ! (Il rentre chez lui.)

MOULINEAU (à Thomas). Il le ferait comme il le dit !

THOMAS (à Moulineau). Il ferait mieux de tuer l'autre. (Il sort.)

SCÈNE XV.

MOULINEAU.

MOULINEAU. Il tient beaucoup à ce qu'on tue le marquis. Certainement que s'il a eu l'infamie de séduire madame Moulineau, il mérite une fameuse correction. Mais, quoiq'ça, je ne suis pas pour la peine de mort. Non, pas de sang, pas de sang. Nous autres, bonnes gens des Vosges, nous voulons bien faire une révolution : mais il faut qu'on la fasse sans chagriner

personne. — V'là madame Moulineau qui me chagrine joliment, elle, et qui me fait une fameuse révolution, à moi. Faisons comme M. Phulpin : interrogeons-la avec prudence. Ah ! puissai-je ne pas la trouver coupable ; car... (avec sensibilité) je ne la tuerais pas ! non, je ne la tuerais pas !

SCÈNE XVI.

MOULINEAU, MADELON.

MADÉLON (à part). Ce pauvre André qui est amoureux de moi ! Tâchons de lui faire entendre raison.

MOULINEAU. La v'là, ma scélérate de femme ; c'est-à-dire, est-elle scélérate ou ne l'est-elle pas ?

MADÉLON. Ah ! v'là mon homme. Pourvu qu'il ne se doute de rien.

MOULINEAU. Mam' Moulineau, nous v'là seuls, enfin. Peut-on se parler ?

MADÉLON. Qu'est-ce qui t'en empêche, mon homme ?

MOULINEAU. Mam' Moulineau, vous souvenez-vous qu'on disait avant la révolution que si la vertu était exilée de dessus la terre, on la retrouverait dans le département des Vosges ?

MADÉLON. Est-ce qu'on ne le dit plus ?

MOULINEAU. Je vous le demande.

MADÉLON. Queq' tu veux que je te réponde ?

MOULINEAU. Ce n'est pas à moi de faire la réponse. Croyez-vous que toutes les femmes de ce canton, renommées pour leur sagesse et leur amour pour leur mari, n'aient pas changé de sentiment depuis la révolution ?

MADÉLON. Je le croyons.

MOULINEAU. En êtes-vous sûre ?

MADÉLON. Dame, il ne faut jurer de rien.

MOULINEAU (à part). V'là déjà qu'elle hésite. (Haut) cependant, mam' Moulineau, nous sommes dans un siècle où l'on jure beaucoup. Depuis deux ans, on nous demande des serments toutes les semaines, et moi, je ne vous en demande qu'un.

MADÉLON. Lequel ?

MOULINEAU. Jurez-moi que depuis mon absence, personne ne vous a parlé d'amour.

MADÉLON (embarrassée). Mais pourquoi me demandes-tu ça ?

MOULINEAU. Pourquoi ? elle est bonne là : pourquoi je demande ça.

MADÉLON. D'ailleurs, je suis ben bête de me troubler. Comment le saurait-on ?

MOULINEAU. Comment ?... parce que quelqu'un vous a vus et entendus et qu'on est venu m'en prévenir.

MADÉLON. Mon Dieu, Moulineau, ne te fâche pas, et ne mets pas aux choses plus d'importance qu'il n'y en a.

MOULINEAU. Il y en a donc ?

MADÉLON. Eh ben, oui, un jeune homme m'a parlé d'amour : mais v'là tout.

MOULINEAU. Ah ! v'là tout. Tu lui as donné rendez-vous.

MADÉLON. Je lui ai dit seulement : *Nous nous reverrons.*

MOULINEAU. On ne dit pas : Nous nous reverrons, quand on ne s'est pas encore vu. Je suis trompé ; je suis..... je suis.... Ah ! le département des Vosges est deshonoré ! Le voilà maintenant comme les quatre-vingt deux autres départements qui étioient à la fédération.

MADÉLON. Mais, écoute-moi donc !

MOULINEAU. Non, je n'écoute rien. Je suis maintenant de l'avis de Thomas. (Avec fureur) je suis pour la peine de mort.

MADÉLON. Ah ! mon Dieu ! Moulineau est fou !

MOULINEAU. Non, ce n'est pas ça que je suis. Retirez-vous de devant mes yeux.

MADÉLON. Mon homme !

MOULINEAU. Mais encore, si vous aviez pris la précaution de vous cacher, d'y mettre du mystère, on ne vous aurait pas vue, et je ne saurais rien, je serais heureux, tranquille : mais non, les diables de femmes n'y font pas d'attention.

MADÉLON. Est-ce que je peux empêcher un jeune homme de me dire...

MOULINEAU. Qu'est-ce qu'il vous disait pour ses raisons ?

MADÉLON. Il me disait : Vous êtes jeune et gentille ; votre mari est absent, il n'est pas beau.

MOULINEAU. Je n'en veux pas savoir davantage.

MADÉLON. Moi je lui répondais...

MOULINEAU. Je ne veux pas savoir ce que vous lui répondiez. C'est fini entre nous. Je vais vous renvoyer chez vos parents.—On dit que l'assemblée nationale va décréter le divorce ; nous divorcerons.

MADÉLON. Queq' c'est que ça, divorcer ?

MOULINEAU. C'est une invention patriotique pour se débarrasser de sa femme.

MADÉLON. Qu'est-ce qu'a inventé ça ?

MOULINEAU. Tous les députés : ceux qu'étaient mariés.

MADÉLON. V'là une belle invention.

MOULINEAU. On vient par ici. Je veux bien encore ménager votre amour-propre et le mien. Je garde ma rage au fond de mon cœur : mais demain je vais au château, et...

MADÉLON. Au château !

MOULINEAU (tragiquement). Taisez-vous.

MADÉLON. Il a perdu l'esprit !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ANDRÉ, PHULPIN, GERLON, THOMAS, OUVRIERS ET OUVRIÈRES.

PHULPIN (très-composé). Mes amis, je vous ai fait prier de vous réunir ici, pour que vous soyez témoins d'une cérémonie qui, j'espère, vous intéressera tous. J'ai fait prévenir l'officier civil, et nous allons conduire André et ma fille à la mairie. Tu y consens, André ?

ANDRÉ (avec franchise). Oui, si Nancy le veut, j'en'hésiterai pas.

PHULPIN (allant à sa maison). Viens, ma fille, viens, nous t'attendons.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, NANCY.

NANCY. Pourquoi tout ce monde ?

PHULPIN. J'ai voulu te ménager une surprise.— Mes amis, quoique la noblesse soit abolie, M. d'Hennecour n'en est pas moins propriétaire de cet établissement, et notre protecteur naturel. Je ne suis ici que son représentant, et si j'ai acquis un peu d'aisance, c'est en travaillant pour lui. Il me semble donc convenable, au moment de marier ma fille, de la conduire au château, de la présenter à M. d'Hennecour et à sa société, et de les inviter tous à cette noce, à laquelle je ne saurais donner trop de solennité.

NANCY (émue). Pourquoi aller au château ?

Tous. Oui, pourquoi ?

THOMAS. C'est un retour à l'ancien régime.

MOULINEAU. Et vous, madame Moulineau, oseriez-vous y aller, au château ?

MADÉLON. Pourquoi donc pas ?

MOULINEAU. Quelle effrontée !

PHULPIN. Approche, André, ton épouse sera digne de toi ; si elle ne l'était pas, elle ferait exception parmi celles de nos montagnes.

MOULINEAU (à part). Elle ferait une deuxième exception.

PHULPIN. Nancy, ma fille, mets ta main dans celle d'André.

NANCY (hésitant). Mon père!

ANDRÉ. Je vous la tends de bon cœur, Nancy, et avec confiance.

NANCY (hésitant). André... mon ami...

HULPIN. Do nne-lui donc ta main.

NANCY. André! — Ah! mon Dieu! je ne puis... (Elle s'évanouit.)

MADÉLON. Cette pauvre Nancy, qui se trouve mal. (Les femmes l'emmenent dans la maison).

ANDRÉ (hors de lui). Elle est coupable!

MOULINEAU (de même). Elles sont donc deux!

THOMAS (s'animant). Au château! mes amis, c'est là qu'est le séducteur! C'est là qu'est celui qui a perdu cette jeune fille, et qui porte la mort dans le cœur de ce vieillard!

TOUS. Au château! au château!

PHULPIN (avec force.) Arrêtez!

TOUS. Nous vous vengerons.

PHULPIN. Arrêtez, vous dis-je! — Mes enfants, ne confondons pas l'innocent avec le coupable. Vous irez au château? — Oui. — Mais laissez-moi vous y précéder. — Savoir de qui j'ai à me venger... Me le promettez-vous? — Je vous en prie, je vous en conjure. Voyez ces cheveux blancs, ce front marqué d'honorables cicatrices; il vient de recevoir une cruelle injure: oh! permettez à un vieux soldat de se venger noblement.

TOUS. Oui, oui.

PHULPIN. Je compte sur votre parole. Je vais chercher ma vieille épée; il y a quarante-cinq ans qu'à Fontenoi, elle fut rougie pour la première fois du sang des Anglais; pourquoi faut-il qu'aujourd'hui elle ait soif du sang français. (Il entre chez lui.)

THOMAS aux autres. Nous le suivrons, mes amis. Nous serons là pour le défendre.

MOULINEAU (apportant un énorme gourdin.). Je n'ai pas été à Fontenoi, et je n'ai pas d'épée! Mais voilà un gourdin qui rossera noblement celui qui a séduit madame Moulineau.

TOUS. Au château! (Ils sortent tous en tumulte.)

ACTE II.

[Un salon chez le marquis d'Hennecour.

SCÈNE 1^{re}.

LE CHEVALIER, L'ABBÉ, assis.

LE CHEVALIER. Que lisez-vous donc avec tant d'attention, l'Abbé?

L'ABBÉ (tenant des gazettes). Je lis le dernier numéro de l'*Ami du Roi*. Ce diable de Durosot a de l'esprit comme un ange.

LE CHEVALIER. Pas autant que le petit Gauthier. Mais, dites-moi l'Abbé, qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

L'ABBÉ. Mon cher Chevalier, on bavarde beaucoup à l'assemblée nationale sur la constitution civile du clergé: Il paraît qu'ils arrangeront les prêtres comme ils ont arrangé les nobles.

LE CHEVALIER. Il serait plaisant qu'ils respectassent vos privilèges, quand ils ont aboli les nôtres.

L'ABBÉ. Laissez-les faire, Chevalier; il y aura toujours, en dépit de leur prétendue égalité, le privilège du riche sur le pauvre, de l'homme d'esprit sur l'imbécille, et du fort sur le faible.

LE CHEVALIER. Il est dur d'avoir abandonné ce charmant Paris et ce brillant Versailles pour végéter dans un château des Vosges.

L'ABBÉ. Ce sera bien plus dur, quand nous n'aurons même plus ce château.

LE CHEVALIER. Taisez-vous, prophète de malheur.

L'ABBÉ. Pour ne rien craindre, je m'attends à tout.

LE CHEVALIER. Notre insouciant]marquis n'est pas aussi prévoyant que vous.

L'ABBÉ. Non : il joue sur les bords de l'abîme.

LE CHEVALIER. Il le couvre de fleurs.

L'ABBÉ. Ce qui ne l'empêchera pas d'y tomber.

LE CHEVALIER. Vous êtes aujourd'hui d'un noir... Ah ! j'entends le vieux commandeur et le président : ils vont vous égayer.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR. Eh bien, messieurs, à quoi tuons-nous le temps aujourd'hui ?

L'ABBÉ. En attendant que le temps nous tue.

LE CHEVALIER. Encore.

LE PRÉSIDENT. Ce n'est pas le temps qui vous tuera : c'est l'ennui. En vérité, je regrette mes audiences : ça ne m'amusait pas ; mais ça m'occupait. Quand j'avais passé la nuit à la table, je pouvais dormir.

L'ABBÉ. Les causes étaient bien jugées.

LE PRÉSIDENT. Comptez-vous pour rien le hasard ?

LE COMMANDEUR. Est-ce que nous ne chasserons pas aujourd'hui ?

LE CHEVALIER. C'est une horreur ; il n'y a plus de gibier. Ne savez-vous pas que ces paysans se sont permis de tuer les lièvres qui se promenaient dans leurs blés ?

LE COMMANDEUR. Je pense que nous allons avoir de la distraction.

TOUS. Qu'est-ce donc ?

LE COMMANDEUR. N'est-ce pas aujourd'hui qu'arrive la comtesse d'Orville ? et que notre marquis d'Hennecour signe son contrat de mariage avec elle ?

LE PRÉSIDENT. Il y aura grand festin : voilà de l'occupation.

LE COMMANDEUR. La comtesse ne vient pas seule ; elle amène un monde, des femmes de chambre ; j'aime les grisettes, moi !

L'ABBÉ. Ah ! vieux pécheur ! tu ne te convertiras donc jamais ?

LE COMMANDEUR. Quand tu m'auras donné l'exemple.

LE CHEVALIER. Mais, comment le marquis se décide-t-il à se marier, lui, le plus franc libertin... après toi, Commandeur.

LE COMMANDEUR. C'est mon élève. Je crois qu'il se marie pour payer ses dettes.

LE PRÉSIDENT. Que ne fait-il des assignats ?

L'ABBÉ (riant). Pour achever de se ruiner !

LE PRÉSIDENT. Point de demi-mesure.

LE CHEVALIER. Ah ! voilà le marquis... Tudieu, quelle toilette ! On dirait qu'il arrive de Versailles.

SCÈNE III.

**LE CHEVALIER, LE PRÉSIDENT, LE MARQUIS, en toilette, habit brodé.
L'ABBÉ, LE COMMANDEUR.**

LE MARQUIS. Salut à mes aimables convives.

LE COMMANDEUR. Mais, Marquis, tu es un astre resplendissant !

LE MARQUIS. Mars brille-t-il jamais de plus d'éclat que lors de sa conjonction avec Vénus ?

L'ABBÉ. Ce mariage est donc décidé ?

LE MARQUIS. Et je compte sur toi, l'Abbé, pour le célébrer dans la chapelle de mon château.

L'ABBÉ. Je n'en ai pas le droit. Tu sais bien que je ne suis qu'abbé de cour et de toilette.

LE COMMANDEUR. On dit la future prodigieusement jolie.

LE MARQUIS. Cent mille livres de rente.

LE CHEVALIER. Et d'une noblesse ?

LE MARQUIS. Son grand-père était dans les gabelles, son père dans les fermes générales. Mais Chérin leur a trouvé une généalogie, et l'or est comme le feu, il purifie tout ce qu'il touche.

LE CHEVALIER. Diable ! tu vas déroger.

LE MARQUIS (riant). Cela m'est arrivé bien souvent.

LE CHEVALIER. Mais non pas par contrat.

LE MARQUIS. Que veux-tu ! je ne sais ce que mon père a fait de sa fortune. Il n'était ni joueur, ni dissipateur, et à sa mort on a trouvé un déficit d'un million, dont personne n'a pu me donner de nouvelles.

LE PRÉSIDENT. Pas même son intendant ?

LE MARQUIS. C'est un coquin, qui a été muet comme une prison d'état.

LE PRÉSIDENT. Je l'aurais bien fait parler. On lui aurait donné la question ordinaire et extraordinaire.

LE MARQUIS. Cette petite comtesse de fabrique veut greffer sa noblesse nouvelle sur une vieille souche. Comme mes enfants porteront mon nom, il me sera fort agréable de retirer leur mérite de l'éclat des louis d'or de la jolie financière.

LE PRÉSIDENT. Est-ce qu'on ne va pas déjeuner ?

LE CHEVALIER. Il a toujours faim !

LE PRÉSIDENT. Il faut bien avoir quelque chose.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUHAMEL, au fond.

DUHAMEL. Monsieur le marquis, le contre-maître de la papeterie demande l'honneur de vous parler.

LE MARQUIS. Qu'est-ce qu'il me veut ?

DUHAMEL. Il dit que c'est pour affaire.

LE MARQUIS. Est-ce que je n'ai pas un intendant ?

DUHAMEL. C'est pour une affaire importante, et qui vous regarde personnellement.

LE MARQUIS (avec impatience.) Débarrassons-nous de lui. Qu'il entre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté DUHAMEL.

LE COMMANDEUR. Messieurs, allons faire une partie de billard.

LE CHEVALIER. Je rattraperai peut-être les vingt-cinq louis que le président m'a gagnés hier.

LE PRÉSIDENT. Vous ne me les avez pas encore payés.

LE CHEVALIER. Mes finances sont comme celles du royaume, un peu embarrassées.

L'ABBÉ. Mais le crédit vous soutient. Allons, allons au noble jeu de billard.

TOUS. Au billard ! au billard !

LE PRÉSIDENT. Cela doublera mon appétit.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, dans un fauteuil.

Que me veut cet homme ? Il est donc revenu de Paris ! Vient-il m'ap-

porter quelques nouvelles politiques, ou bien aurait-il quelque soupçon de mon intrigue avec sa fille ?

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, PHULPIN, DUHAMEL.

DUHAMEL (annonçant). Monsieur Phulpin.

LE MARQUIS (assis). Qu'est-ce que vous désirez, mon cher ?

PHULPIN (debout). Ai-je l'honneur d'être connu de vous, monsieur ?

LE MARQUIS. Vous vous êtes fait annoncer : monsieur Phulpin, contre-maître de la papeterie dont je suis propriétaire. Elle rapporte, je crois, vingt ou vingt-cinq mille livres de rente. Je ne sais pas combien en me vole là-dessus !

PHULPIN (avec fierté). Vous voler ? qui, monsieur ?

LE MARQUIS. Mon intendant.

PHULPIN. Monsieur, j'ai été compagnon d'armes de monsieur d'Hennecour, votre père. Cette marque, que vous voyez là, sur mon front, est un coup de sabre qui lui était destiné. Quand j'avais l'honneur de venir le voir, il m'appelait son camarade, et me faisait asseoir.

LE MARQUIS (à Duhamel). Donnez un siège à monsieur.

(Duhamel donne un siège et sort.)

PHULPIN (s'asseyant). Monsieur d'Hennecour, je vous ai vu bien jeune ; j'étais fort attaché à monsieur votre père. L'estime que j'avais pour lui, je ne demande qu'à la reporter sur vous.

LE MARQUIS. J'en serai très-flatté. Etes-vous heureux ? Vos appointements sont-ils bons ?

PHULPIN. Il ne s'agit pas de moi : et quoiqu'un grand intérêt me préoccupe, j'ai cru devoir à l'amitié que je portais à M. votre père, de vous donner un avis important.

LE MARQUIS. Qu'est-ce donc ?

PHULPIN. Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'un orage gronde, et qu'il ne peut tarder à éclater.

LE MARQUIS. Est-ce que vous pensez qu'il me menace ?

PHULPIN. C'est ce dont j'ai voulu vous avertir. Les ouvriers de la manufacture que je dirige, sont exaspérés contre vous. On les excite à la révolte : moi-même, on a cherché à me donner de cruels motifs de vengeance ; mais j'ai puisé de raison, plus d'empire sur moi que ces hommes sans éducation : je n'agirai jamais sans un motif légitime.

LE MARQUIS. Il semblerait que vous eussiez à vous plaindre de moi.

PHULPIN. Ah ! j'espère que ce n'est pas de vous. — Mais, puisque nous avons abordé ce sujet, je ne puis vous cacher que j'ai reçu une blessure profonde, et que j'ai tout lieu de penser qu'elle me vient de ce qui vous entoure.

LE MARQUIS. Expliquez-vous mieux, monsieur Phulpin.

PHULPIN. Les gens qui sont chez vous sont-ils tous vos amis ?

LE MARQUIS. Sans doute.

PHULPIN. Partagez-vous leurs opinions, leurs principes ?

LE MARQUIS. Pourquoi cette question ! Est-ce que votre visite a un but politique ?

PHULPIN. Il ne s'agit pas de cela dans ce moment. Croyez-vous monsieur d'Hennecour...

LE MARQUIS (à part.) Il ne dira pas une fois marquis !

PHULPIN. Croyez-vous que tous ceux qui logent chez vous soient des hommes d'honneur ?

LE MARQUIS. Je croyais vous avoir dit qu'ils étaient mes amis.

PHULPIN. Il en est un pourtant qui s'est conduit lâchement.

LE MARQUIS. Monsieur !

PHULPIN (se levant). Lâchement !... car il a séduit une enfant sans expérience : je dis séduit, pour ne pas dire plus.

LE MARQUIS. Que diriez-vous ?

PHULPIN. Qu'il a employé la surprise, la violence, et qu'ensuite, abusant de cette passion qu'inspire à un cœur neuf la première expression de l'amour, il a violé l'asile de la jeune fille, souillé de sa présence le toit paternel, et qu'il l'a perdue, car elle allait se marier honorablement, et elle n'a pas osé mettre sa main dans celle de l'époux qui se présentait.

LE MARQUIS. Enfin, monsieur...

PHULPIN. Enfin, monsieur, j'ai été soldat. Puis-je faire autrement que de demander raison ?

LE MARQUIS (se levant). A qui ?

PHULPIN. Au séducteur.

LE MARQUIS. Le connaissez-vous ?

PHULPIN. Ne pourriez-vous m'aider à le reconnaître ?

LE MARQUIS. Je ne suis pas un juge. Je n'ai pas le droit d'interroger les personnes de ma société, de leur demander compte de leurs actions.

PHULPIN. Aidez-moi seulement à découvrir le coupable.

LE MARQUIS. Coupable ! Vous n'avez donc jamais été jeune, monsieur Phulpin !

PHULPIN. Je n'ai jamais porté le déshonneur dans une famille.

LE MARQUIS. Mais que voulez-vous que je fasse pour vous ?

PHULPIN. Dites-moi seulement à qui appartient ce mouchoir.

LE MARQUIS (surpris). Ce mouchoir ! (Se remettant.) La marque D. H.—C'est à Duhamel—mon valet de chambre.

PHULPIN (tombe accablé sur son siège). Grand Dieu !

LE MARQUIS. Est-ce là tout ce que je puis faire pour votre service ?

PHULPIN (avec rage). Un valet !

LE MARQUIS (feignant l'intérêt). Je suis désolé, monsieur Phulpin, de cette aventure... Je conçois qu'un père!... Mais si j'osais vous dire ma pensée... Il y a un peu de votre faute. Pourquoi quitter votre famille, vos travaux ; la surveillance de votre enfant, pour vous mêler de politique!... qu'alliez-vous faire à la fédération ? (Il sort.)

SCÈNE VIII.

PHULPIN.

PHULPIN. Un valet ! Ne pouvoir me battre ! Ne pouvoir venger mon affront dans le sang de cet homme ! Savoir ma fille déshonorée, et, pour toute réparation, la donner en mariage à un valet qui a sans doute les vices de son maître, moins le vernis élégant qui les déguise chez ces grands seigneurs ! Et la malheureuse !... Oh ! je vais la chasser de chez moi !

SCÈNE IX.

PHULPIN, MOULINEAU.

MOULINEAU (à un laquais qui l'introduit). Merci, monsieur le domestique. J'attendrai. Que monsieur le marquis ne se gêne pas. — Ah ! c'est vous, monsieur Phulpin. Eh bien ! j'ons tant fait, que j'ons obtenu de mes compatriotes l'honneur d'être député auprès de monsieur le marquis pour... — Vous ne m'écoutez pas... — J'ai intrigué comme un diable pour ça, parce que je me suis dit : ça me fera peut-être connaître le propriétaire de ce mouchoir mystérieux, de ce mouchoir terrible!...

PHULPIN (avec énergie). C'est un valet !

(Il sort.)

SCÈNE X.

MOULINEAU, seul.

Un valet ! madame Moulineau aurait eu assez pèti de fierté !... Ah !... —

Mais voyons... qu'est-ce que je venons faire ici ? Je sommes ambassadeur. Ils m'ont nommé parce que j'ai été à Paris... Profitons de mon ambassade pour faire mes affaires particulières, et pour rosser l'individu qui... Oh ! c'est que je n'aurais peur de personne... pas plus du marquis que des autres... Ah ben oui, moi, peur ! Je connais mes droits ! Je suis un homme libre... et indépendant, et fier de ma dignité. — Je vas parler ferme. Oh ! v'là le marquis. (Il se recule tout honteux.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, MOULINEAU, DUHAMEL.

LE MARQUIS. Encore quelqu'un ? Je ne serai donc pas libre chez moi. Qu'est-ce qu'on m'annonce ? Un député, un ambassadeur... Je ne sais quoi ! Hé ! quelle est cette grotesque figure ?

MOULINEAU (saluant). C'est moi, monsieur le marquis... qui...

LE MARQUIS. Qui, vous ?

MOULINEAU. Jean Moulineau.

LE MARQUIS. Est-ce que c'est vous qui venez de la part des ouvriers de la papeterie ?

MOULINEAU. Comme vous dites, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Oh ! mais c'est charmant ! Ils m'ont envoyé une figure ravissante.

MOULINEAU. Vous êtes bien honnête, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Est-ce qu'ils vous ont envoyé ici pour me faire rire ?

MOULINEAU. Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Cependant, quand on vous regarde, il est impossible de s'en empêcher ?

MOULINEAU. Oui, j'ai une figure assez gaie. Mais, monsieur le marquis, il ne s'agit pas de ça. Je venons vous dire !...

LE MARQUIS. Un moment... Ce n'est pas ainsi que l'on reçoit un ambassadeur : il y faut un peu plus de façons. Diab ! je connais l'étiquette. Connaissez-vous l'étiquette, monsieur Moulineau ?

MOULINEAU. Il ne s'agit pas d'étiquette. Je venons donc vous dire...

LE MARQUIS. Attendez. Je vais faire assembler mon conseil. Il faut de la cérémonie ; car il paraît que c'est une affaire importante. (A Duhamel.) Priez de ma part ces messieurs de venir.

MOULINEAU. Ça n'est pas la peine. Je vous aurons bientôt dit...

LE MARQUIS. Je ne veux rien entendre qu'ils ne soient là.

MOULINEAU. Que de façon !... C'est que c'est pressé. Les autres n'ont pas envie de rire, eux.

LE MARQUIS. Oh ! mais j'en ai envie, moi.

SCÈNE XII.

MOULINEAU, LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, L'ABBÉ, LE PRÉSIDENT.

LE COMMANDEUR. Qu'est-ce que tu veux, Marquis ? J'étais en train de battre le Président.

LE MARQUIS. Voyons, messieurs de la noblesse. Voici un député du tiers état, qui vient me demander audience, et je veux qu'elle soit solennelle.

LE PRÉSIDENT. J'ai cru que tu nous faisais appeler pour déjeuner.

LE MARQUIS. Eh mais, au fait, l'audience sera solennelle à table. Avez-vous faim, monsieur le député ?

MOULINEAU. Toujours, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS. Vous mangerez bien une bouchée ?

MOULINEAU. J'en mangerai ben deux.

LE PRÉSIDENT. Et moi, trois ?

LE MARQUIS (à Dubamel). Faites servir ici. — Ne trouvez-vous pas, messieurs, que monsieur Moulineau a un air fort agréable à voir ?

TOUS. Oui.

LE MARQUIS. Que les paysans des Vosges, qui me l'envoient, ne pouvaient être mieux représentés.

TOUS. Certainement.

LE MARQUIS. Qu'il a un peu de l'air d'un ours...

TOUL. Sans doute.

LE MARQUIS. Mais d'un joli ours !

TOUS. Très-joli.

MOULINEAU (riant). Ces grands seigneurs sont gais.

LE MARQUIS. M. Moulineau !

MOULINEAU. Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS. Vous voyez, messieurs, qu'il ne me refuse pas mon titre : il est plus poli que son contre-maitre, et je pourrais bien lui en donner la place. — Monsieur Moulineau, n'êtes-vous pas un de ceux qui ont été à Paris ?

MOULINEAU. Oui, monsieur le Marquis : j'ons été à la fédération : mais il ne s'agit pas de ça, voyez-vous. — Les ouvriers...

LE MARQUIS (l'interrompant). Que les ouvriers fassent leur métier.

MOULINEAU. Ils disent qu'ils ne gagnent pas assez.

LE MARQUIS. Qu'ils travaillent davantage.

MOULINEAU. Qu'ils ne peuvent pas payer leurs dépenses.

LE MARQUIS. Qu'ils dépensent moins.

MOULINEAU. Et qu'ils ont trop de mal.

LE MARQUIS. Alors, qu'ils se reposent.

MOULINEAU. Ces gens d'esprit ont réponse à tout. (Les laquais ont apporté une table avec cinq couverts.)

LE MARQUIS. Mettons-nous à table, messieurs. (Il s'assoient).

LE PRÉSIDENT. La séance est ouverte.

LE MARQUIS (à table). Voyez-vous ; monsieur Moulineau, il faut que dans le monde chacun se conforme à sa situation.

LE CHEVALIER. C'est la vraie philosophie.

MOULINEAU. Oui ; mais les paysans disent comme ça, que le règne de l'égalité va venir.

LE MARQUIS. Il sera long-temps en route.

MOULINEAU. Que tous les hommes ont les mêmes droits.

LE MARQUIS. Oui ; mais ils n'ont pas tous les mêmes moyens.

MOULINEAU (dévotant la table des yeux). La même appétit.

LE MARQUIS. mais ils n'ont pas tous la même table.

LE PRÉSIDENT. Ce pâté est succulent.

MOULINEAU (à part). Il me semblait qu'il m'avait invité. Ils mangent que ça fait plaisir à voir !

L'ABBÉ. Eh bien ! M... Moulineau, vous ne nous dites plus rien ?

LE COMMANDEUR. Cependant votre conversation est fort agréable.

LE PRÉSIDENT. Fort divertissante.

MOULINEAU (se grattant l'oreille). Si vous voulez, je vas vous raconter une histoire.

LE MARQUIS. Volontiers. M. Moulineau doit être un fort plaisant narrateur.

MOULINEAU. Vous êtes bien bon. — Messieurs, notre truie, sauf respect, a mis bas treize petits porcs.

LE MARQUIS. Elle est féconde.

LE PRÉSIDENT. Rien n'est délicat comme un petit cochon de lait ; vous auriez dû nous en apporter un.

M. MOULINEAU. Elle les nourrit elle-même, selon l'usage de ces animaux, qui ne mettent pas leurs petits en nourrice.

LE CHEVALIER. Elle suit les principes de Jean-Jacques Rousseau.

MOULINEAU. Mais il y a un diable d'inconvénient, c'est qu'elle a treize petits porcs et qu'elle n'a que douze mamelles.

LE MARQUIS. Ah! ah! Eh bien, quand ses douze nourrissons veulent téter ensemble, comment fait le treizième?

MOULINEAU. Il fait comme moi, il regarde les autres.

LE MARQUIS. C'est le moins fort ou le moins habile puisqu'il a la dernière place. Cependant, M. Moulineau, je vous ai engagé à manger un morceau chez moi : vous pouvez aller à l'office avec mes gens.

MOULINEAU. Merci; je ne veux pas dîner avec des gens; j'ai encore chez nous du pain et du lard.

LE MARQUIS. Vous êtes fier : voyons, voyons, faisons la paix. Je parie que M. Moulineau a une jolie voix; il faut qu'il nous chante quelque chose.

LE PRÉSIDENT. Nous boirons nous, pendant qu'il chantera.

MOULINEAU. Je ne suis pas venu ici pour chanter : mais pour vous dire que nos paysans ne peuvent pas payer les redevances; que vot' procureur fiscal les tourmente, et que si vous n'arrêtez pas vos huissiers qui veulent les saisir, qui veulent vendre leurs meubles, ils sont décidés à venir vous trouver dans vot' château; et prenez garde à vous.

LE MARQUIS. Et vous vous êtes chargé d'une pareille commission?

MOULINEAU. Oui. Pourquoi pas?

LE MARQUIS (avec un grand sangfroid). Duhamel? — Ouvrez la croisée; — bien. Prenez M. Moulineau et jetez-le par la fenêtre.

MOULINEAU. Comment!

LE MARQUIS. Je vous trouve bien insolent, de venir chez moi me débiter vos impertinences.

MOULINEAU (aux laquais). Ne me touchez pas... (Duhamel sort) et ne me jetez pas par la fenêtre... car... les autres m'attendent en bas, et s'ils me voyaient arriver par ce chemin-là, ils en prendraient un autre.

(On entend en dehors de grands cris.)

TOUS. Quest-ce que c'est que cela?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUHAMEL.

DUHAMEL. Ah! M. le marquis!

LE MARQUIS. Qu'est-ce que c'est?

DUHAMEL. N'entendez-vous pas dans la cour du château?...

LE MARQUIS. Qu'y a-t-il donc?

DUHAMEL. Tout le village en armes : des fourches, des faux, des fusils.

(On entend des cris.)

LE MARQUIS. Les insensés.

LE PRÉSIDENT. Où me cacher?

LE CHEVALIER. C'est difficile, gros comme tu es.

LE PRÉSIDENT. Je me metrais dans un trou de souris.

DUHAMEL. M. le marquis, ces furieux montent l'escalier; ils ont envahi tout le château.

LE MARQUIS. Je vais...

LE COMMANDEUR. Les voilà.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PHULPIN, THOMAS, GERLON, OUVRIERS.
(Ils se précipitent en foule.)

TOUS. Où est-il! où est-il!

PHULPIN. Il nous le faut , monsieur ; il faut que vous me remettiez le séducteur de ma fille.

LE MARQUIS. Qu'en voulez-vous faire ?

PHULPIN (montrant un pistolet). Le tuer.

LE MARQUIS (froidelement). C'est moi.

PHULPIN. Toi misérable ! (Il ajuste son pistolet.)

MOULINEAU (détournant le bras de Phulpin). Ah ! M. Phulpin...
(Le coup part.)

PHULPIN. Tu me l'as fait manquer.

MOULINEAU. Heureusement.

LE CHEVALIER (au marquis). Viens mon ami ou tu es perdu.
(Ses amis l'entraînent pendant que tous les paysans s'empressent autour de Phulpin.)

PHULPIN ET LES PAYSANS. Vengeance ! vengeance !

THOMAS. Mettons le feu au château.

TOUS. Le feu au château.

MOULINEAU. Eh ben , s'ils brûlent le château , on ne pourra plus me jeter par la fenêtre !
(Ils sortent en tumulte.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

L'intérieur de la pauvre cabane de Moulineau ; quelques meubles grossiers. Table et chaises de bois.—Deux flambeaux de fer sur la cheminée.

SCÈNE I.

NANCY , MADELON , assises.

MADÉLON. Enfin , vous voilà mieux portante ! oui , oui , Nancy ; vous serez ici chez vous , tant que vous aurez besoin d'un asile. Plût au ciel que je n'eusse pas quitté ma pauvre petite maisonnette du bois d'Épinal , au lieu d'aller loger dans ce grand bâtiment de la manufacture. Vous seriez bien heureuse aujourd'hui , si votre père , en partant pour Paris , vous eût amenée ici. Pardon , ma pauvre enfant. Je ne vous fais pas de reproches. J'en mérite presque autant que vous ; mais il faut dire pour excuse que je ne me méfiais de rien.

NANCY. C'est mon excuse aussi ; et j'en ai encore une autre.

MADÉLON. Laquelle donc , mon enfant ?

NANCY. C'est que je n'avais jamais aimé.

MADÉLON. Comment ! et André !

NANCY. André est un honnête garçon que je m'étais habituée à regarder comme un frère , mais voilà tout. Lorsque je rencontraï ce jeune chasseur , que j'entendis sa voix gracieuse , ses paroles douces , que j'admirai ses manières élégantes , j'éprouvai un sentiment qui m'avait été inconnu jusqu'alors.

MADÉLON. Je vous plains , Nancy ; car cet amour-là fera votre malheur. Votre père ne vous pardonnera jamais ; c'est un homme inflexible : quand il a pris une résolution , le bon Dieu ne l'en ferait pas changer.

NANCY. Je le sais.

MADÉLON. Quant à M. le marquis d'Hennecour , en supposant qu'il voudrait bien oublier sa noblesse et sa fierté (ce que je ne crois pas , voyez-vous) , qu'est-il devenu ?

NANCY. Est-ce qu'on l'ignore encore ?

MADÉLON. Depuis deux jours que ces démons , conduits par cet enragé de Thomas , ont voulu mettre le feu à son château , et qu'ils ont juré de le faire périr , il n'a pas reparu.

NANCY. Il faut donc que je tremble pour ses jours ?

MADÉLON. Votre père a juré que partout où il le rencontrerait, il le forcerait de se battre avec lui.

NANCY. Mon Dieu ! Sa mort ou celle de mon père !

MADÉLON. Où ira-t-il, ce pauvre marquis ? car tout le pays est en révolution : on ne voyage pas sans passeports ; les communes environnantes sont sous les armes ; on sonne le tocsin à tout moment : ça fait frémir.

NANCY. Oh ! oui, c'est bien effrayant !

MADÉLON. Et mon mari se trouve mêlé dans tout ça malgré lui. Le pauvre cher homme, il faut qu'il dise comme les autres, qu'il aille au club... et je vous demande comme ce bon Moulineau est politique !

NANCY. Et... dites-moi?... André, que fait-il ?

MADÉLON. André s'est engagé volontaire dans le bataillon des Vosges. Ils vont partir pour l'armée du Rhin.

NANCY. Pourquoi n'ai-je pas aimé André ! mais...

MADÉLON. Nancy, ce sont toutes ces idées-là qui vous ont perdue. Voyez, moi, dans mon ménage ; Moulineau n'a ni ces manières, ni cette délicatesse dont vous parlez ; mais c'est un franc montagnard, un homme qui a de bons sentiments, de la probité ; qui n'est pas ivrogne, ni dérangé, comme beaucoup de gens de son état ; et ben, je m'y suis attachée ! nous vivons tranquillement, et je suis heureuse.

NANCY. Je voudrais être comme vous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOULINEAU, en veste, et bonnet de laine.

MOULINEAU. Bonjour Nancy, bonjour femme. Ça va bien, ma pauvre Nancy... Allons, du courage, mon enfant. Dites donc, vous autres, si j'avions de l'ambition !

MADÉLON. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MOULINEAU. Ils viennent de me nommer président du club.

MADÉLON. En vérité ?

MOULINEAU. Oui, sans que j'ayons ni intrigué, ni cabalé. Thomas avait fait les cent coups ; ils n'ont pas voulu de lui : c'est drôle !

MADÉLON. Tiens, ton Thomas, je ne l'aime pas ; il est méchant.

MOULINEAU. Je leur ai demandé qu'est-ce qui me valait cet honneur. Ils m'ont dit : A cause de ta modération ; tu nous as empêché de mettre le feu au château d'Hennecour ; aujourd'hui, je serions tâchés d'avoir fait ce coup là ; eh ben, reçois le prix de ta bonne action. J'ai vu le moment qu'ils allaient me décerner d'une couronne civique !

NANCY. C'est vous, Jean, qui avez empêché ce crime ?

MOULINEAU. Oui, j'en empêcherons ben d'autres, si je pouvons.

NANCY (lui prenant la main). Vous êtes un brave homme.

MADÉLON. Qu'est-ce que je vous disais ? Tiens, Jean, viens m'embrasser.

MOULINEAU. Je veux ben. (Il embrasse sa femme.) Voyez-vous, Nancy, si vous aviez épousé André, vous seriez heureuse comme nous. Ce bon André, il va venir nous faire ses adieux avant de partir.

NANCY. Je ne pourrai pas le revoir. Je rougirais trop devant lui.

MOULINEAU. Ah ben ! je vous réponds qu'il ne vous humiliera pas : il est trop généreux pour ça.

NANCY. N'importe, je veux éviter cette entrevue qui serait pénible pour tous deux.

MOULINEAU. V'là vot'chambre. (Il la lui désigne.) Vous êtes maîtresse de vous y tenir seule quand ça vous fera plaisir. Je ne vous donnons pas l'hospitalité pour vous gêner en rien.

NANCY. Mais, mon bon Jean, j'aurais une grâce à vous demander.

MOULINEAU (riant). Tiens ! me demander des grâces, à moi ; est-ce que j'en avons ?

NANCY. Jean, je voudrais revoir mon père ; solliciter mon pardon.

MOULINEAU. Vot' père, vot' père, c'est un homme qu'est rude à manier Mais je lui parlerons, moi. Avec mon gros bon sens, j'ai queq'fois des idées !... je ne sais pas les exprimer ; mais elles sont bonnes dans le fond.

MADELON (lui tapant les joues). Je te dis que tu es un bijou !

MOULINEAU. Ah ! un diamant brut ! Il ne faudrait que me tailler, me raffiner un peu.

MADELON. Et que tu ne sois plus jaloux ; car tu m'as donné ben du chagrin.

MOULINEAU. Et moi, donc ! j'en ai pas eu, peut-être ; mais nous avons eu le plaisir de nous raccomoder. C'est gentil, les raccomodements.

MADELON. Tais-toi donc !

MOULINEAU. Pourquoi donc me taire ? Allons Nancy, rentrez dans votre petite chambre ; on n'ira pas vous y tourmenter.

MADELON. Et moi... je vas m'occuper de notre souper.

(Elles sortent ensemble à gauche.)

MOULINEAU (seul). V'là la nuit qui vient. Allumons donc la chandelle : j'aime à voir clair dans les affaires.—Mettons toujours la table. (Il avance une table grossière, y met une nappe de toile grise, trois couverts de fer, des assiettes de grosse faïence, une cruche et des gobelets de fer-blanc.) Ce couvert là n'est pas si élégant que celui d'avant-hier, cheux M. le marquis, mais j'y ferons honneur. (On frappe tout doucement à la porte.) Quiens ! qui est-ce qui frappe à c't' heure-ci ?—Ah ! peut-être ce bon André qui vient nous faire ses adieux. — Entrez, poussez la porte, il n'y a pas de serrure.

SCÈNE III.

MOULINEAU, LE MARQUIS, vêtu comme au premier acte, il a un manteau.

LE MARQUIS (en désordre, pâle, défait, entre mystérieusement). Qui que vous soyez, je vous demande l'hospitalité.

MOULINEAU (surpris). Ah mon dieu ! je ne me trompe pas, c'est vous, vous, M. le marquis !

LE MARQUIS. Vous me connaissez ?... Ah ! c'est vous, Moulineau.

MOULINEAU. Oui c'est moi. Dans quel état je vous vois !

LE MARQUIS. Que voulez-vous, mon cher ami, voilà deux jours et deux nuits que je suis errant dans ces bois... Je suis un peu en désordre, je n'ai pas eu de valet de chambre pour faire ma toilette.

MOULINEAU. Vous devez être abîmé de fatigue.

LE MARQUIS. Et de faim, car je n'ai pas eu non plus de cuisinier pour apprêter mes repas.

MOULINEAU. Eh mon dieu ? queu'vous avez donc mangé.

LE MARQUIS. Rien. J'ai aperçu votre chaumière ; à tout hasard j'y a frappé, je n'ai pas d'argent sur moi... Mais ce diamant...

MOULINEAU. Pour qui donc que vous me prenez ! Eh bien par exemple, est-ce que je détroussons les passants !

LE MARQUIS. Mais cependant...

MOULINEAU. On ne paie pas, ici ; je ne tenons pas auberge. Restez avec nous, vous serez à l'abri, et vous partagerez notre souper.

LE MARQUIS. J'accepte avec plaisir.

MOULINEAU (souriant). Dites donc, M. le marquis, je ne vous engageons pas à souper avec mes gens ; d'abord parce que je n'en avons pas, et puis parce que ça ne serait pas honnête.

LE MARQUIS. Je comprends ; c'est une épigramme pour la réception que je vous ai faite l'autre jour.

MOULINEAU. Par la même raison, je ne vous ferons pas jeter par la fenêtre ; au contraire, je vous ouvrons not' porte.

LE MARQUIS. C'est très bien, cela, M. Moulineau.

MOULINEAU. Mais vous vous tenez là debout, assisez vous donc.

LE MARQUIS. J'en ai besoin. (Il s'assied).

MOULINEAU. L'escabeau est un peu dur : il n'y a pas de coussin.

LE MARQUIS. Aye ! c'est du bois.

MOULINEAU. Oh ! c'est solide.

LE MARQUIS. Je n'en puis plus.

MOULINEAU. Je ne sais pas si not' fricot vous conviendra ; ça ne sera pas fameux.

LE MARQUIS. Oh ! ma foi, quand on a été deux jours sans manger !...

MOULINEAU. Et puis not' pain est un peu noir : mais que voulez-vous, quand on gagne vingt sous par jour !

LE MARQUIS. Mon ami, si nous causions moins, et que nous nous mettions à table un peu plus tôt.

MOULINEAU. Faut le temps. C'est ma femme qu'est la cuisinière. En attendant buvons toujours un coup (il prend deux goblets) et trinquons.

LE MARQUIS (triquant). Volontiers.

MOULINEAU. Eh ben vous vla moins fier. Voulez-vous aussi casser une croute ? (Il lui donne un énorme pain noir).

LE MARQUIS. Coupez-m'en une bouchée.

MOULINEAU. Oh ! y en a encore dans la huche (il réfléchit). Ah ! mon dieu, moi qui mets quatre couverts ! (à part) je n'y songeais pas. C'te pauvre Nancy qui se trouverait avec lui !

LE MARQUIS. Qu'avez-vous donc ?

MOULINEAU, (à part). Et ces autres, et Thomas qui va venir ! oh le malheureux !

LE MARQUIS. Qu'avez-vous à réfléchir ?

MOULINEAU. Eh mon cher ami, vous ne pouvez pas rester ici !

LE MARQUIS. Comment ! après m'avoir accueilli, vous me chassez ! Ah ! Moulineau vous avez de la rancune, ce n'est pas bien.

MOULINEAU. De la rancune, moi ! vous vous trompez ! mais mon brave homme, vous êtes perdu.

LE MARQUIS. Expliquez vous.

MOULINEAU. D'abord, pour le souper... Savez-vous pour qui était ce couvert là, en face du vôtre ! c'est pour c'te pauvre Nancy, que son père a chassée, qui serait depuis deux jours errante comme vous, dans les bois, et peut-être morte de faim et de chagrin... si je ne l'avions pas recueillie dans not' cabane.

LE MARQUIS (souponnant). Pauvre fille !

MOULINEAU. Si vous vouliez...

LE MARQUIS (lui prenant les mains lui dit avec douceur). Taisez-vous, mon ami ! vous ne connaissez pas les lois de la société ! vous ne savez pas quelles conditions imposent certain rang et certains titres.

MOULINEAU. Alors il ne faudrait pas les séduire.

LE MARQUIS. Les passions nous entraînent.

MOULINEAU. Ah ! les passions ! Mais l'heure s'avance, et vous ne savez pas que s'ils vous trouvent ici...

LE MARQUIS. Qui ?

MOULINEAU. Ces enragés, et Thomas à leur tête, qui vous feroient un mauvais parti !

LE MARQUIS. Je comprends. Adieu M. Moulineau.

MOULINEAU. Arrêtez ! Ne sortez pas ; vous les rencontreriez dans le bois, et vous seriez perdu. Si, avant de sortir, vous vous déguisiez ?

LE MARQUIS. Ce serait plus prudent.

MOULINEAU. Je crois que j'entends du bruit en-dehors !... Entrez vite-ment là, c'est not' chambre. Vous trouverez dans une armoire, au pied du lit, une blouse, des sabots, un bonnet de laine, toute ma déroque de travail. Pour qu'on ne voye pas vot' poudre, lavez vos cheveux dans un sciau d'eau. Sarez-vous ben vous ajuster ? Dame, je n'ons pas de valet

de chambre à vous prêter; y a un p'tit morceau de miroir pendu à la croisée. Entrez vite... Ah! un bout de chandelle pour voir clair (il le fait entrer à droite). Sapredié, il était temps! v'la Thomas!

SCÈNE IV.

MOULINEAU, THOMAS.

MOULINEAU. Qu'est-ce qui vous amène donc chez nous, Thomas?

THOMAS. Je viens te prévenir, que nous devons avoir une séance cette nuit, et puisque tu es président du club, elle aura lieu chez toi.

MOULINEAU. C't'idée, de s'assembler la nuit.

THOMAS. C'est que nous avons découvert queuq'chose. On a vu rôder le marquis dans ces environs-ci; nous voulons nous en emparer, et plusieurs d'entre nous battent la forêt, pendant que les autres vont s'assembler chez toi.

MOULINEAU. Vraiment! vous croyez qu'il est dans la forêt? Je ne crois pas, moi.

THOMAS. Vous alliez vous mettre à table?

MOULINEAU. Tu vois: not' petit souper était servi.

THOMAS. Quatre couverts? Combien donc êtes-vous ici?

MOULINEAU. Eh ben! est-ce que je n'avons pas c'te pauvre Nancy à qui j'avons donné asile.

THOMAS. Ah! oui. C'est bien. Et l'autre couvert?

MOULINEAU. Pour quequ'un que nous attendons.

THOMAS. Qui donc, ce quelqu'un?

MOULINEAU. T'es ben curieux! Est-ce que je ne sommes pas libre de recevoir qui que je voulons?

THOMAS. Oui: mais tu as l'air de faire du mystère, et alors...

MOULINEAU. N'y a pas de mystère à ça. J'attends André qui va partir volontaire dans le bataillon des Vosges, qui doit venir nous faire ses adieux, et souper avec nous.

THOMAS. C'est bien: — Et André après ce qui s'est passé va se trouver vis-à-vis de Nancy?

MOULINEAU. Mais tu m'ennuies à la fin! Est-ce que j'ai des comptes à te rendre? Je suis président et je fais ce que je veux.

THOMAS. Tu n'as pas de comptes à me rendre: mais tu en rendras au club.

MOULINEAU. Si ça me plaît.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADELON, qui a apporté une soupière et qui l'a posée sur la table, va voir au fond.

MADÉLON (à la porte.) Dis-donc not' homme, v'là tout plein de monde qui vient par ici.

MOULINEAU. Fais-les entrer, et emporte tout ça. Je n'ai plus faim. Vous souperez là-dedans toutes les deux.

MADÉLON. Oui. Et si tu as besoin de moi, tu m'appelleras.

MOULINEAU, avec intention. Ah! dis donc, si tu rencontres Colas, ce garçon de ferme.....

MADÉLON. Qué Colas?

MOULINEAU, faisant des signes. Tu sais bien, qui devait nous apporter ce s'tier de blé... un garçon, en blouse...

MADÉLON. Puisque je ne sors pas, où veux-tu que je le rencontre!

MOULINEAU. Ah! c'est vrai. Je m'embrouille, moi. (à Thomas.) C'est toi qui m'ahuris. (Il aide sa femme à porter la table dans la coulisse, et lui dit à demi-voix): Il est dans not' chambre, tâche de le faire sortir.

MADÉLON (de même). Qui!

MOULINEAU (de même). Tais-toi donc. Il y va de sa vie.

SCÈNE VI.

MOULINEAU, THOMAS, GERLON ET LES AUTRES OUVRIERS.

GERLON. Eh ben, Thomas, tu vois que nous sommes exalts à ton invitation.

THOMAS. C'est bien. Mes amis, prenons séance.

MOULINEAU. Diable ! Il n'y aura pas assez de sièges pour tout ce monde-là...

GERLON. On s'assira comme on pourra, et ceux qui n'en auront pas se tiendront debout.

MOULINEAU. Ou bien ils s'assiront par terre, s'ils tombent ça ne sera pas de haut (il rit). (Les uns prennent les sièges, d'autres veulent se placer sur les meubles, sur la huche, sur le bahut, sur la commode, sur l'appui de la croisée, etc.) Hé ! gros Pierre, tu es lourd comme tout, tu vas défoncer ma petite commode. — Hé ! toi, tu vas casser mon saloir. Prenez garde à mon vaissellier. (à part) Et cet autre qui est là-dedans. (Ils se groupent sur quelques bancs, de manière à laisser le passage libre, de la chambre où est le marquis à la porte du fond.)

THOMAS. Mes amis et camarades, je demande la parole.

MOULINEAU. Eh ben, parle.

THOMAS. Est-ce que vous n'êtes pas las de voir dans le monde tout d'un côté et rien de l'autre : de voir ceux-ci travailler pour que ceux-là s'enrichissent ? Est-ce que votre cœur ne saigne pas de l'affront qui a été fait à votre digne contre-maitre, à un vieux soldat, dont un jeune seigneur impudent a deshonoré la fille ?

TOUS. Si, si...

THOMAS. A un grand crime, il faut une grande réparation !

TOUS. Oui, oui.

MOULINEAU. Vous êtes drôles, vous autres de vous faire comme ça juges du grand monde.

THOMAS. Pourquoi ne le serions-nous pas ?

MOULINEAU. Parce qu'il faut que chacun fasse son métier, et les vaches seront mieux gardées.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS (vêtu des habits que lui avait indiqués Moulineau, cherche à se glisser dehors). L'instant me paraît favorable, tâchons de sortir.

[Deux paysans qui arrivent lui barrent la porte.]

UN PAYSAN. Tiens ! ou vas-tu donc, toi ! Pourquoi que tu sors !

LE MARQUIS [déguisant sa voix]. Je ne sortions pas... J'arrivons.

LE PAYSAN. Qui que t'es ?

MOULINEAU (se retournant). Ah ! c'est Colas !... Eh ben !.. et mon septier de blé ?...

LE MARQUIS. Je n'ons pas pu vous l'apporter, parc'que not' maître est allé à trois lieues d'ici avec ceux de la forge, pour piller un château.

THOMAS. Ah !

MOULINEAU. Alors, qué q' tu viens faire ici... Va t'en.

THOMAS. Non, non, qu'il reste et qu'il vote avec nous. Est-il bon patriote, ce garçon-là ?

LE MARQUIS. Ah ! je crois ben !

MOULINEAU. Je le connaissons... et j'en répondons.

THOMAS (au marquis). Prends place. — Mes amis, vous savez ce qu'a fait le marquis d'Hennecour ; je vous le demande encore : quelle réparation croyez-vous qu'il faille à un crime pareil ? vous vous taisez ; eh bien ! je vais le dire, il faut la mort.

TOUS (surpris). La mort ?

LE MARQUIS (à part). C'est du sérieux.

MOULINEAU. Je demandons la parole à mon tour, et comme je sommes président, je me la donnons. Thomas parle toujours de la mort ! lui ! il a tort, parce que la mort ne peut rien raccommo-der ; au contraire, la mort gâte tout, à mon idée !... Y a une pauvre jeunesse, abusée, déshonorée ; je n'excuse pas le Marquis : mais si vous le tuez, le Marquis, il ne pourra pas réparer sa faute, au contraire : au lieu d'être si, étant vivant, il épousait la jeune fille, le mariage rapapilloterait toutes les affaires.

THOMAS (avec force). Il n'y consentira jamais !

LE MARQUIS (à part). Cet enragé connaît pourtant les convenances.

MOULINEAU. Mais si par hasard... et dans un cas... car ça peut arriver... cette pauvre fille... Enfin...

GERLON. C'est vrai. Moulineau a raison.

TOUS. Il a raison.

THOMAS. Voilà bien les assemblées. Vous êtes toujours de l'avis du dernier qui parle... Vous ne connaissez pas la noblesse. Le marquis d'Hennecour est comme les autres. Chez lui, ce ne sont pas des erreurs, ce sont des principes. Eh bien ! agissons donc aussi par principes... Moulineau nous a empêché de brûler son château...

MOULINEAU. A quoi que ça vous aurait servi ? A vous chauffer deux ou trois jours !...

THOMAS. Il y a une autre manière de se venger, et qui peut être profitable à tout le monde.

TOUS. Voyons, voyons.

THOMAS (montrant le Marquis). Ce garçon vient de m'en donner l'idée.

LE MARQUIS. Moi !....

THOMAS. Oui. Il ne faut pas brûler le château, il faut le piller.

LE MARQUIS (à part). Bien ! j'ai été fort adroit.

TOUS. Oui, oui. Il faut le piller.

THOMAS. Vous serez riches à votre tour.

MOULINEAU. Et toi aussi?...

THOMAS. Non, car je ne veux rien pour moi...

MOULINEAU. Tu dis ça : mais tu ne donneras pas ta part au chat.

THOMAS. Demain à la pointe du jour, au pillage.

TOUS. Au pillage ! au pillage !

MOULINEAU. Mes amis, écoutez-moi, le pillage, c'est un vol. Vous ne voudriez pas passer pour des voleurs?...

TOUS. Non, non.

THOMAS. Les tribunaux volent-ils, quand ils confisquent les biens d'un coupable?...

MOULINEAU. Mais tu n'es pas un tribunaux toi.

TOUS. Au pillage !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, en uniforme de volontaire.

ANDRÉ. Qu'est-ce que j'entends ? De quel pillage parle-t-on ?

MOULINEAU. Ah ! viens André, viens m'aider mon ami. Ils m'ont nommé président, et ils ne m'écoutent pas !... J'ai beau leur y parler raison, c'est comme si je chantais le *Credo* sur l'air de *Colinette au bois s'en alla*.

GERLON. J'allons piller le château d'Hennecour.

ANDRÉ. Qui est-ce qui vous a donné cette idée-là ?

THOMAS. C'est moi.

LE MARQUIS. Et moi.

ANDRÉ. Et vous y consentez tous ?

PLUSIEURS VOIX. Oui.

ANDRÉ. Tout le monde n'a pas répondu.

MOULINEAU. Non.

ANDRÉ. Je parie que si l'on consultait chacun individuellement, il n'y aurait pas la majorité pour une mauvaise action. Voyons, que ceux qui sont pour le pillage, passent d'un côté, avec Thomas. Que ceux qui sont de l'avis contraire, viennent de mon côté.

(Les paysans restent du côté d'André. Le marquis seul passe du côté de Thomas.)

MOULINEAU. Ah! jarnidié, je sommes en force de notre côté. — Je n'aurais pas eu c'tidee-là, moi; et stependant je sommes président.

ANDRÉ. Quel est celui qui a passé du côté de Thomas. Tu n'es pas du pays, toi. Viens-tu ici pour révolutionner nos bons habitants?

MOULINEAU. Pour les insurrectionner... (Bas au marquis.) Ne faites pas semblant de rien. (Haut.) J'te vas donner des coups de poing, moi.

THOMAS. Y songes-tu, Moulineau?

MOULINEAU (au marquis). Ah! tu viens ici pour piller les châteaux, toi!

LE MARQUIS. Pourquoi pas? J'aurai du moins ma part comme les autres.

ANDRÉ. Malheureux! ce sont des hommes comme toi qui égarent les faibles.

MOULINEAU (avec intention). Chassons-le d'ici.

LE MARQUIS. Renvoyez-moi si vous voulez.

THOMAS. Vous me renverrez donc avec lui, car je persiste dans mon idée.

THOMAS. (au marquis). Viens avec moi; nous trouverons au village voisin des hommes moins timorés, et si, en route, nous rencontrons le marquis, gare à lui.

LE MARQUIS. Est-ce que vous le reconnâtriez bien?

THOMAS. Oh! que oui. Je ne l'ai vu qu'une fois! mais ses manières, ses habits...

MOULINEAU. Ne les laissons pas aller ensemble! — Deux démons comme ça mettront le pays sens dessus dessous.

ANDRÉ. Mes amis, mes camarades, je suis bien plus blessé que vous tous, de la conduite du marquis; mais je pense comme le père de Nancy, comme le respectable Phulpin. Vous le voyez, je me suis fait soldat, parce que le marquis, dans ses préjugés, aurait dédaigné de mesurer le fer avec un ouvrier. Maintenant que je porte un sabre, maintenant que j'ai dévoué mon bras à la défense de la patrie, je suis aussi noble que lui, et partout où je le rencontrerai, je lui offrirai un combat à mort.

LE MARQUIS (s'approchant et le prenant par le bras, lui dit à demi-voix). Sortons ensemble, vous pourrez vous satisfaire.

ANDRÉ. Vous êtes?...

LE MARQUIS (bas). Le marquis d'Hennecour.—Silence.

ANDRÉ. Comptez sur moi.

MOULINEAU. Mes amis, il faudrait pourtant finir la séance. Les présidents ne sont pas de fer; avec ça que je n'ai pas soupé!

LE MARQUIS (gaiement). Ni moi non plus.

ANDRÉ. Voyons, mes bons amis, entendez raison. Vous voyez que la majorité est restée de mon côté. Réfléchissez avant de commettre une action dont vous vous repentiriez plus tard. En croyez-vous André, votre ami, votre camarade?

TOUS. Oui, oui; plus de pillage.

ANDRÉ (au marquis). Et vous?

LE MARQUIS. Moi? je ne tiens pas essentiellement à ce] que le château soit pillé.

MOULINEAU (à part). Je le crois bien.

ANDRÉ. Retirez-vous tous, tranquillement.

THOMAS. Il fera jour demain (il sort).

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELON.

MADELON. Ah ça, voyons, ça finira ti bentôt, tout ce tintamare là? Est-ce que je ne serons pas la maîtresse cheux nous? J'attends mon homme pour me coucher, moi : et je pense ben que vos femmes vous attendent aussi.

MOULINEAU. Dites donc, mes amis, je vous conseille d'aller les trouver. Ça ne vaut rien d'être hors de cheux soi à c'theure-ci. Les absents ont tort.

TOUS. Rentrons, rentrons. (Ils se retirent.)

MOULINEAU. Dormez bien. Bonsoir à vos épouses.

ANDRÉ (à Moulineau et à Madelon). Adieu, mes amis. Dites à Nancy que je lui pardonne et que je la vengerai. (bas au marquis) Sortons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, NANCY (qui a entrouvert la porte et entendu la dernière phrase).

NANCY. André!... mon ami!... (Elle lui tend la main.)

ANDRÉ (allant à elle). Nancy!

NANCY (avec émotion). Ne me vengez pas! je vous en supplie!

ANDRÉ. Que je ne vous venge pas!... Vous l'aimez donc!

NANCY. Oui, je l'aime.

ANDRÉ (allant au marquis, lui dit tout bas). Partez, Monsieur, partez... Je ne me battraï pas avec vous... Mais ces hommes!.. attendez-moi au détour du chemin. Je protégerai votre fuite.

LE MARQUIS (lui serrant la main). Vous êtes un homme d'honneur (il sort).

ANDRÉ. Adieu Nancy... Et moi aussi je t'aimais! Adieu!... (il sort).

NANCY. Adieu! (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

MOULINEAU, MADELON.

MADELON. Ah ça! viens-tu te coucher, toi?

MOULINEAU. Sans souper!

MADELON. Mais à propos, nous coucher! Et tu m'as dit qu'il y avait quelqu'un dans not' chambre!

MOULINEAU. Il n'y est plus; il est parti : heureusement!

MADELON. Qui donc que c'était?

MOULINEAU (mystérieusement). Le marquis!

MADELON. Comment que ça se fait que?...

MOULINEAU. Ah vas-tu causer, à ton tour! allons j'ai assez de présidence comme ça. Dès demain, je donne ma démission. (réfléchissant) Je l'ai sauvé de la mort, pourtant, et je tombe de sommeil... Décidément, il n'y a pas de meilleur oreiller qu'une bonne action!

MADELON. Il ne faudra pas en faire tous les jours, tu dormirais trop.

MOULINEAU. Une de temps en temps : ça repose. Allons dormir, ma femme! (Il l'emmène).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène se passe à Coblenz, dans un hôtel garni.

SCÈNE I.

LA COMTESSE D'ORVILLE, en peignoir élégant.

LA COMTESSE D'ORVILLE (assise à une table et écrivant). Si cela continue,

toute la France sera bientôt à Coblentz. C'est une idée fort heureuse que d'avoir pris cet hôtel où les émigrés abondent. La comtesse d'Orville, maîtresse d'hôtel garni ! c'est incroyable, ma parole d'honneur. — Ah ! quand on a tous ses biens sequestrés en France, il faut faire ressource. Il ne s'agit plus de déroger, il s'agit de vivre. Les événements politiques sont venus rompre mon mariage avec le marquis d'Hennecour, au moment où il allait se conclure. C'était un riche parti, et nous aurions fait figure au milieu de ce monde d'émigrés dont les trois quarts ont apporté avec eux plus de titres et de prétentions que d'argent comptant ! Prenons patience.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, en costume élégant.

LE CHEVALIER. Bonjour, belle comtesse.

LA COMTESSE (se levant). Eh bien ! Chevalier, qu'y a-t-il de nouveau ? car vous êtes ma gazette.

LE CHEVALIER. D'abord, Comtesse, je vous apporte un nouveau joujou qui arrive de France.

LA COMTESSE. Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE CHEVALIER. Ça s'appelle un *émigrant*. Cela fait fureur. On y joue dans les salons, dans les promenades, dans les spectacles mêmes. Il y en a de très simples et de très brillants, depuis le buis jusqu'à l'ivoire enrichi de diamants. Tout cela tourne, monte et descend, comme la roue de la fortune ; c'est l'image du monde et de l'émigration. (Il joue avec l'émigrant.)

LA COMTESSE. Et c'est bien de l'esprit français, qui joue avec tout. A propos, Chevalier, j'ai reçu l'avis confidentiel qu'un grand personnage devait passer incognito par Coblentz, et s'arrêter à mon hôtel. Pouvez-vous deviner qui c'est ?

LE CHEVALIER. Non, mais plus il mettra de mystère, plus il sera déguisé, et plus nous devons lui supposer d'importance.

LA COMTESSE. C'est sans doute quelqu'un des plus grands seigneurs du royaume, peut-être un prince du sang, et j'espère profiter de l'occasion pour me ménager une protection puissante.

LE CHEVALIER. J'ai peur, Comtesse, que vous ne teniez auberge encore long-temps.

LA COMTESSE. A moins que le marquis d'Hennecour n'arrive enfin, et qu'un brillant mariage ne me remette dans la position que j'avais droit d'espérer.

LE CHEVALIER. Dans ma réponse à ma dernière lettre, il m'annonce sa prochaine arrivée. Vous sentez bien que je lui ai mandé de ne pas descendre ailleurs qu'à l'hôtel de madame la comtesse d'Orville.

LA COMTESSE. Je vais donc le revoir, ce cher marquis. Pourquoi est-il resté si long-temps en Suisse ?

LE CHEVALIER. Pour une affaire d'intérêt très importante : il s'agit d'un million, dont la trace était perdue, et il espérait trouver en Suisse un ancien intendant de son père, qui avait, dit-on, la clef de ce secret.

LA COMTESSE. La clef d'un million. C'est fort joli.

LE CHEVALIER. Je ne sais s'il a réussi ; mais comme nous étions amis intimes, j'attends son arrivée avec impatience, et j'espère sortir de la position où m'a mis le besoin d'assurer mon existence. Qui diable aurait jamais cru que le chevalier de Merilly eût été obligé de se faire maître de danse !

LA COMTESSE. Il y en a de plus malheureux que vous ; car cette profession vous permet encore de voir la société.

LE CHEVALIER. Oui ; elle est plus agréable que celle de ce président de Vaudeuil, qui n'ayant jamais fait d'autre étude sérieuse que celle du cuisinier royal, s'est trouvé obligé de descendre de son tribunal à l'office, de troquer la robe rouge contre la veste et le tablier de chef de cuisine, et la toque contre le bonnet de coton.

LA COMTESSE. Il serait mort de faim, s'il n'avait eu le talent de faire manger les autres.

LE CHEVALIER. Pardon, Comtesse, je vous quitte pour courir deux ou trois cachets. (Il sort en marchant comme les danseurs, et en faisant quelques flic-flac. Près de la porte il se retourne, et dit) : Eh bien ! n'ai-je pas déjà les allures d'un Vestris. (Il sort en danseur.)

LA COMTESSE. Sa philosophic est gaie ; il a pris son parti.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, FRANÇOIS.

LA COMTESSE (sonne). François !

FRANÇOIS. Plait-il, madame la Comtesse.

LA COMTESSE. Ah !... je vais faire ma toilette. Si monsieur le marquis d'Hennecour arrive avant que je ne sois descendue, vous lui donnerez l'appartement n° 1.

FRANÇOIS. C'est le plus beau de l'hôtel.

LA COMTESSE. C'est pour cela que je le lui destine. On aura bien soin de ses équipages. Vous mettez ses domestiques au petit entresol, afin qu'il les ait sous la main... son valet de chambre près de lui.

FRANÇOIS. Oui, madame.

LA COMTESSE. Quant à la chaise de poste dont je vous ai déjà parlé, les plus grands égards pour le personnage mystérieux qu'elle amènera, et surtout point d'indiscrétion.

FRANÇOIS. Madame connaît mon intelligence. — A propos, madame, il vient d'arriver une calèche avec un officier général.

LA COMTESSE. Serait-ce lui ?

FRANÇOIS. Je ne sais pas.

LA COMTESSE. Un officier... de l'armée de Condé ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ en général, un POSTILLON.

ANDRÉ (qui a entendu les derniers mots). Non, madame ; un officier de l'armée de la république, en mission auprès du général prussien, dont le quartier général est à six lieues de la ville.

LA COMTESSE. Ah ! mon Dieu ! En effet, il porte une cocarde tricolore... Monsieur, je n'ai pas de place dans mon hôtel.

ANDRÉ. Je n'en veux pas, madame ! seulement un bouillon et des chevaux.

LA COMTESSE. Un bouillon ! C'est aujourd'hui jour maigre... Et les chevaux.

FRANÇOIS. Ils ressemblent au jour : ils sont exténués par les réquisitions.

LA COMTESSE. Je vous salue, monsieur. (Elle sort.)

ANDRÉ. Il faut pourtant que je parte dans une demi-heure. On doublera la poste.

LE POSTILLON. Impossible. Les réglemens le défendent, et je suis éreinté...

ANDRÉ. Mais un louis d'or...

LE POSTILLON. C'est différent.

FRANÇOIS. Monsieur, si une aile de chapon au gros sel pouvait remplacer le bouillon.

ANDRÉ. Voilà encore un louis.

FRANÇOIS. Dans deux minutes l'aile de chapon.

LE POSTILLON. Et dans vingt minutes les chevaux.

FRANÇOIS. Entrez dans cette salle. (André sort.)

FRANÇOIS seul. Diable ! les généraux de la république paient mieux que les émigrés.

SCÈNE V,

LA COMTESSE, ANDRÉ.

LA COMTESSE. François, ne me dérangez pas une autre fois pour de semblables visites.

FRANÇOIS, à part. J'en voudrais souvent de pareilles.

LA COMTESSE. Mon coiffeur est-il arrivé?

FRANÇOIS. Il finit une pratique au n° 6.

LA COMTESSE. Et ma marchande de modes?

FRANÇOIS. La voici, madame.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE PRESSIGNY, en tablier vert, un carton à la main.

LA COMTESSE. Eh bonjour, marquise, comment cela va-t-il?

LA MARQUISE. A merveille, comtesse, malgré mon humeur. Je viens de porter un petit bonnet à une marchande qui se trouve mal coiffée, parce qu'elle est laide à faire peur, et qui me traite avec un ton!...

LA COMTESSE, riant. Comme vous traitiez à Paris votre marchande de modes!

LA MARQUISE. Oui, mais la mienne n'était pas marquise.

LA COMTESSE. Que voulez-vous, ma chère, voilà le fruit des révolutions! Elles déplacent bien des gens!

LA MARQUISE. Et elles en placent beaucoup.

LA COMTESSE. Oui!

LA MARQUISE. Perdre sa fortune, c'est dur! mais être humiliée par de la petite bourgeoisie, c'est déplorable!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'ABBÉ en coiffeur, avec ce qu'on appelle habit de poudre.

FRANÇOIS. Voilà le coiffeur de madame.

LA MARQUISE. Eh vraiment! c'est l'abbé de Florizelle. Comment l'abbé, vous voilà perruquier!

L'ABBÉ. Cela me rappelle les heureuses matinées que j'ai passées à votre toilette, belle Dame! J'y faisais mon apprentissage!

LA MARQUISE. N'en rougissez pas: je suis bien marchande de modes.

L'ABBÉ. Vous vendez aujourd'hui, ce que vous embellissiez autrefois.

LA COMTESSE. Tout cela ne durera pas! Mais asseyons-nous donc un moment. — François, des sièges! — L'abbé, vous qui courez les pratiques, avez-vous quelques nouvelles de Paris? (Ils s'assient avec les mêmes cérémonies que dans un salon.)

L'ABBÉ. J'ai lu ce matin la feuille à deux liards de cet illuminé de Cazotte, qui connaît les énigmes de la politique comme celles de l'Apocalypse. Encore trois mois, et la bête sera au fond de l'abîme.

LA MARQUISE. Pourvu qu'elle ne nous y entraîne pas.

LA COMTESSE. Ah! pardon: tout en causant, il faut que je donne des ordres à mon chef pour ma table d'hôte. — François, appelez le président.

LA MARQUISE. Quel président?

LA COMTESSE. Ce gros de Vaudeuil, il préside maintenant à ma cuisine.

L'ABBÉ. Vous ne saviez pas cela, Marquise? c'était jadis l'oracle de votre table.

LA MARQUISE. S'il exécute comme il jugeait, ses mets doivent être excellents.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, en costume de cuisinier.

LE PRÉSIDENT. Madame... je...

LA COMTESSE. Venez, Président, que je vous présente à la marquise de Pressigny. (On se lève et on salue.)

LE PRÉSIDENT. Comment! vous êtes des nôtres, madame la Marquise? Soyez la bien-arrivée.

FRANÇOIS (avance un siège, on se rassied).

LE PRÉSIDENT. Toujours radieuse : même avec ce tablier de grisette qui vous sied à ravir. Il me semble vous voir quand vous jouâtes si bien à votre château, le rôle de Fanchette dans le *Tonnelier*.

L'ABBÉ. Vous auriez bien joué le tonneau, vous, Président.

LE PRÉSIDENT. Je l'aurais encore mieux joué.

LA COMTESSE. Tâchez donc aujourd'hui que votre filet soit cuit à point.

LE PRÉSIDENT. Ah! comtesse, hier, ce n'a pas été ma faute. En veillant la broche je lisais une horrible feuille révolutionnaire qui m'a appris qu'on avait brûlé mon château : il est bien permis en pareille circonstance de laisser brûler un rôti.

L'ABBÉ. Savez-vous que Barnave a parlé comme un ange dans la dernière séance de l'assemblée nationale.

FRANÇOIS. Monsieur l'Abbé, l'anglais du n° 8 vous demande pour le raser.

L'ABBÉ. Je vais y aller. J'aurais voulu être député. Je vous réponds que j'aurais fait la barbe à tous ces bavards de Condorcet, Camille Desmoufins, et surtout à ce petit avocat d'Arras, M. de Robespierre, qui n'ira pas loin.

LA COMTESSE. L'Abbé, il est temps de me coiffer. Venez, Marquise, vous m'essaierez mon chapeau.

LA MARQUISE. Allons, ma chère.

LA COMTESSE. Et ce soir, réunion. L'Abbé, n'oubliez pas de dire au com mandeur qu'il apporte son violon. — François, que l'on ait bien soin du marquis d'Hennecour. — Allons à ma toilette.

SCÈNE IX.

FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Que de préparatifs pour ce marquis. Est-ce que Madame a envie de lui donner dans l'œil? Il paraît que c'est quelque riche seigneur? car ce sont ceux-là que Madame accueille le mieux. Mais enfin, nous allons donc avoir une bonne pratique, et je vais recevoir des pour-boire!

SCÈNE X.

FRANÇOIS, (le marquis vêtu d'une redingote très sèche, chapeau usé, des guêtres de cuir, un paquet au bout d'un bâton).

LE MARQUIS. C'est ici l'hôtel de madame la comtesse d'Orville?

FRANÇOIS. Qu'est-ce que vous voulez, mon ami?

LE MARQUIS. Son ami! Ah! ce sont mes habits. Je n'ai pas rencontré un domestique, et me voici dans le salon sans être annoncé.

FRANÇOIS. Tous les gens sont occupés, et vous sentez bien qu'on ne fait pas beaucoup d'attention à un voyageur qui arrive avec son paquet au bout d'un bâton.

LE MARQUIS. Où est madame la comtesse! annoncez moi.

FRANÇOIS. Madame est à sa toilette, et elle ne va pas se déranger exprès pour vous.

LE MARQUIS. Ah ça drôle, m'obéiras-tu!

FRANÇOIS, à part. Diable! il m'appelle drôle... C'est un homme comme il faut; quelque émigré râpé. (Haut) Excusez, Monsieur le duc.

LE MARQUIS. Je ne suis point duc. Annoncez le marquis d'Hennecour.

FRANÇOIS. Quoi, M. le marquis, c'est vous! que de pardons! madame vous attend avec une impatience... Elle vous a fait préparer un appartement : mais ce costume! — Ah! vous serez venu en vous promenant pour prendre de l'exercice, vos équipages vont arriver (lui montrant la

porte à droite). Voici votre appartement, c'est le plus beau de l'hôtel. En attendant votre valet de chambre, vous me permettrez de vous en servir. J'ai l'honneur de saluer M. le marquis. Je cours prévenir Madame (il sort).

SCÈNE XI.

LE MARQUIS. Mon valet de chambre, mes équipages! se moque-t-il de moi?... Toutefois la comtesse m'attend, elle m'a fait préparer un appartement, et le chevalier ne m'a pas trompé. Elle est encore prête à recevoir ma main (regardant). Elle occupe un fort bel hôtel : ma foi, cela m'arrangera parfaitement. Toutes mes propriétés sont vendues, et ce mariage va me remettre dans une brillante position.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, FRANÇOIS, LE PRÉSIDENT.

FRANÇOIS. Monsieur le marquis, voici le chef qui vient prendre vos ordres pour votre diner.

LE PRÉSIDENT (en costume de cuisinier). Comment, c'est pour cet homme là que tu viens me déranger!...

LE MARQUIS. Eh bon dieu! que vois-je! je ne me trompe pas! sous cet attirail de cuisine!...

LE PRÉSIDENT. Qu'entend je! quelle voix! sous cette rédingote de paltoquet...

LE MARQUIS. C'est toi, président!

LE PRÉSIDENT. C'est toi, marquis!

LE MARQUIS. Te voilà marmiton?

LE PRÉSIDENT. Te voilà mendiant?

LE MARQUIS. Effet de la révolution.

LE PRÉSIDENT. *Quantum mutatus ab illo!*

LE MARQUIS. Tu ne sais pas le latin.

LE PRÉSIDENT (riant). Tu vois bien que c'est du latin de cuisine!

LE MARQUIS. Explique-moi donc ta métamorphose.

LE PRÉSIDENT. Elle m'a sauvé la vie. N'est-il pas heureux pour un gourmand de vivre au milieu de la bonne chère. Le proverbe dit que quand on touche à l'argent, il en reste toujours après les doigts; eh bien, quand on touche à la cuisine, il en reste quelque chose au palais!

LE MARQUIS. Pauvre président!

LE PRÉSIDENT. Mais toi, tu ne me parais pas riche.

LE MARQUIS. Aussi ne le suis-je pas. N'ont-ils pas abattu les châteaux?

LE PRÉSIDENT. Comme les parlements... Eh bien, mon pauvre marquis! que vas-tu faire?

LE MARQUIS. Me marier. Je viens exprès pour cela.

LE PRÉSIDENT. Je feral ton repas de noces.

LE MARQUIS. A condition que tu en mangeras ta part.

LE PRÉSIDENT. J'y compte bien. Ah ça, mon cher marquis, sans indiscretion, puis-je demander quel est le nom de la princesse que tu viens épouser à Coblentz?

LE MARQUIS. Tu la connais. Tu devais te trouver il y a un an à la signature du contrat.

LE PRÉSIDENT. Comment, la comtesse d'Orville?

LE MARQUIS. Oh! je suis constant.

LE PRÉSIDENT. Superbe affaire!

LE MARQUIS. Oui, je vois qu'elle a conservé sa richesse.

LE PRÉSIDENT. La voici elle-même

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE D'ORVILLE.

LA COMTESSE. Que vient-on de m'apprendre ? Il est arrivé ! Oui, le voilà, ce cher Marquis.

LE MARQUIS (lui baisant la main). Que je suis heureux de cet empressement, madame la Comtesse !

LA COMTESSE. Mais, quoi ! vous n'avez pas encore quitté votre costume de voyage ?

LE MARQUIS. A peine suis-je arrivé.

LE PRÉSIDENT. Je me suis emparé de lui tout de suite.

LA COMTESSE. Il faut me le rendre, président.

FRANÇOIS (paraissant à la porte et criant) : Chef, on demande deux biftecks, et un poulet sauté.

LE PRÉSIDENT (criant). Voilà. (Au marquis.) Tu vois, mon ami, où en est réduit un successeur de Molé et de d'Aguesseau !... (Criant) Voilà le bifteck et le poulet demandés. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS. Enfin, Comtesse, un destin plus heureux nous rapproche donc après une si longue séparation.

LA COMTESSE. Nous avons été comme tant d'autres, dispersés par l'orage.

LE MARQUIS. Il a fallu plier sous l'effort de la tempête, et jouer le rôle du roseau pour n'être pas brisé comme le chêne.

LA COMTESSE. Mais votre retour me fait un plaisir indicible !

LE MARQUIS. Auriez-vous pensé que je pusse vous oublier ?

LA COMTESSE. Dans le malheur, on oublie ses amis.

LE MARQUIS. Au contraire : quand on les connaît bien, on s'adresse à eux.

LA COMTESSE. Un changement de fortune ne peut désunir que des cœurs sans délicatesse.

LE MARQUIS. C'est ce que je pensais, lorsque, dans ma correspondance, je m'informais de vous avec tant d'intérêt.

LA COMTESSE. J'étais sûre de vos sentiments, lorsque je disais au chevalier de vous engager à ne pas prendre de logement ailleurs que chez moi.

LE MARQUIS. Et je vous connaissais bien, lorsque je lui répondais, comme La Fontaine : *J'y allais.*

LA COMTESSE. Nous nous entendions à merveille. Vous êtes resté longtemps en Suisse : vous ne vouliez quitter ce pays qu'après avoir trouvé l'homme qui devait vous mettre sur la voie d'un certain million...

LE MARQUIS. J'ai encore perdu la piste.

LA COMTESSE. En vérité !

LE MARQUIS. C'est d'autant plus malheureux que je n'avais pas d'autre espoir.

LA COMTESSE. Comment ! de toute votre fortune ?

LE MARQUIS. J'ai eu la maladresse de ne rien sauver, et je suis heureux qu'une amie aussi noble, aussi désintéressée que vous appuie, de ses grands biens le nom illustre qui me reste seul maintenant de l'héritage de mes ancêtres.

LA COMTESSE. Ainsi donc, ce costume de voyage ?

LE MARQUIS. Est aussi mon habit de cérémonie.

LA COMTESSE. Mais vos équipages ?

LE MARQUIS (montrant son petit paquet). Le s voilà.

LA COMTESSE (à part). Quelle étourderie !

LE MARQUIS (regardant autour de lui). Y a-t-il long-temps que vous êtes

propriétaire de ce superbe hôtel?

LA COMTESSE. Mais, je n'en suis que locataire.

LE MARQUIS. Ah diable! il faut que vous teniez un grand état pour l'occuper, car il doit coûter...

LA COMTESSE. Il me rapporte bien l'intérêt de mon argent.

LE MARQUIS. Comment cela?

LA COMTESSE. Mes appartements se louent à merveille.

LE MARQUIS. Plait-il?

LA COMTESSE. Celui que je vous ai fait préparer, est de cinq cents francs par mois.

LE MARQUIS. Y songez-vous?

LA COMTESSE. Avec remise et écurie.

LE MARQUIS. Pour qui diable cette écurie! J'arrive de Suisse à pied: je n'ai rien, plus rien: mais vous, madame, vous avez un hôtel?

LA COMTESSE. Garni.

LE MARQUIS (surpris). Garni!... Ah pardieu! ma bourse ne lui ressemble pas!...

LA COMTESSE. Mais, monsieur, que venez-vous donc ici m'offrir?

LE MARQUIS. Ma personne et le cœur le plus constant.

LA COMTESSE (embarrassée.) Certes, le mien ne lui cède pas en fidélité... et (à part.) comment lui dire que je ne veux pas épouser un homme ruiné?

LE MARQUIS (à part). Comment lui apprendre que je ne puis donner mon nom à une femme qui n'a rien.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, LE CHEVALIER.

LE PRÉSIDENT. Pardon, si nous dérangeons votre touchante entrevue. J'amène le chevalier.

LE CHEVALIER. Viens dans mes bras, cher Marquis. (Ils s'embrassent.) Le Président a déjà repandu le bruit de ton arrivée, et de ton union prochaine avec la Comtesse. Tous nos amis vont venir vous en féliciter.

LA COMTESSE. C'est charmant (à part.) Maudit bavard!

LE MARQUIS. C'est enchanteur. (A part.) Le diable l'emporte!

LE CHEVALIER. Tu viens sans doute faire circuler un peu de numéraire, nos compatriotes en ont besoin, car ici on ne bat pas monnaie. Parbleu, tu vas me faire le plaisir de me prêter une centaine de louis.

LE MARQUIS. Je le voudrais, mon ami.

LE CHEVALIER. Aimes-tu mieux que je te les gagne au jeu?

LE MARQUIS. Tu serais bien habile!

LE CHEVALIER. Diable!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Madame, une chaise de poste vient d'arriver, avec un courrier en avant. Elle amène un monsieur d'une tournure singulière, mais qui paie comme un prince. C'est sans doute celui que vous attendez.

LA COMTESSE. J'y vais moi-même. — Président, à votre cuisine! — On lui avait préparé le pavillon; mais si M. le Marquis ne tient pas à mon bel appartement du n° 1.

LE MARQUIS (vivement). Vous me ferez plaisir d'en disposer.

LA COMTESSE. Vous m'obligerez beaucoup. — Je vous quitte pour quelques instants... Pardon... Une maîtresse de maison... Vous savez... — Allez donc, monsieur le chef!...

LE PRÉSIDENT. Soyez tranquille. Le roti sera cuit à point! (Il sort.)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS. Mon pauvre Chevalier, nous voilà seuls ; il faut que je te parle à cœur ouvert. La Comtesse est donc ruinée ?

LE CHEVALIER. Non, mon ami ; elle fait ici d'excellentes affaires.

LE MARQUIS. Alors je ne vois pas pourquoi je ne lui ferais pas tenir sa parole. Un marquis sans le sou ne doit pas laisser échapper une opulente comtesse.

LE CHEVALIER. Ta ruine est donc complète ?

LE MARQUIS. Toutes mes propriétés ont été vendues, jusqu'à mon château d'Hennecour, dans les Vosges ! Ce château a été acheté par un paysan, par un... Moulineau, tu sais, cet original qui viet nous hânguer...

LE CHEVALIER. Et que tu voulais faire sauter par la fenêtre. Il l'aura eu à bon marché, comme toutes les propriétés qu'ils appellent nationales.

LE MARQUIS. Ce paysan m'a tiré des mains des forcenés qui voulaient me massacrer... Mais je crois maintenant qu'il avait ses idées en m'aidant à fuir.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Messieurs, on va servir : voulez-vous passer dans la salle à manger.

LE CHEVALIER. Viens, marquis.

LE MARQUIS (à François). Vous, portez mon paquet dans mon appartement.

FRANÇOIS. Au n° 45. Une jolie petite chambre, un peu haut... au quatrième... mais une vue superbe : le Rhin et la Moselle, des campagnes charmantes, et quatre-vingts francs par mois.

LE MARQUIS. C'est plus en harmonie avec mes finances que le n° 1.

(Ils sortent.)

SCENE XIX.

FRANÇOIS, ENSUITE MOLINEAU (en costume de voyage semi-bourgeois).

FRANÇOIS. Monseigneur, donnez-vous la peine d'entrer.

MOULINEAU. Monseigneur !... Ils sont bien polis en Allemagne.

FRANÇOIS. Madame la Comtesse va venir...

MOULINEAU. Quelle comtesse ?

FRANÇOIS. La maîtresse de la maison.

MOULINEAU. Quiens ! c'est drôle ! ici, les sauberges sont tenues par des comtesses !

FRANÇOIS. Ce n'est pas trop pour recevoir un homme comme vous, Monseigneur.

MOULINEAU. Ne m'appellez donc pas comme ça, mon cher ami !

FRANÇOIS. Ah ! c'est vrai ! vous voulez garder l'incognito.

MOULINEAU. Je ne garderai jamais rien... que ce qui m'appartient.

FRANÇOIS. Voici votre appartement, c'est le plus beau de la maison ; six pièces de plein-pied. Vous ne voudriez point dîner à table d'hôte, on va vous servir chez vous... Croyez à mon zèle, et à mon profond respect (Il sort).

SCENE XX.

MOULINEAU.

MOULINEAU. Qu'est-ce que c'est que cet *incognito* qu'il dit que je voulons garder ? Est-ce que c'est le trésor du Marquis ?.... Non : personne ne sait encore rien... Ce coquin de Thomas m'a confié ça en m'offrant de partager... Ah ben oui ! moi partager un vol !... Je lui ai fait un bon tour, je l'ai fait mettre en prison, et j'ai profité de la découverte pour acheter la pro-

priété : mais jarnidié pas pour moi , et si je ne rencontrons pas le Marquis, je la garderons à la pauvre Nancy... J'ons appris que le Marquis était à Coblentz... Je n'ai pas regardé à faire un petit voyage... J'ai voulu lui parler moi-même, parce que les lettres dans ce temps-ci, on dit qu'on a beau les cacheter, elles arrivons tout ouvertes... Informons-nous de lui adroitement.

SCENE XXI.

MOULINEAU, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Ah ! Monseigneur, croyez que je n'ai tardé à venir vous faire ma cour, que retenue par les soins que je devais à votre réception.

MOULINEAU (surpris). Faites-moi donc le plaisir de me dire pourquoi vous m'appellez Monseigneur ?

LA COMTESSE. Ah ! pardon ! Mais comme nous sommes seuls !... Restez-vous long-temps dans notre ville, mon prince ?

MOULINEAU. Bon ! c'est encore mieux.

LA COMTESSE. Vous avez bien fait de quitter la France, vous n'étiez pas plus que les autres en sûreté dans votre château.

MOULINEAU (à part). Ils savent déjà que j'ai un château ?

LA COMTESSE. Notre ville serait si heureuse de vous posséder, quoique nous ne sachions pas au juste quel illustre personnage nous avons l'honneur de recevoir.

MOULINEAU. Eh ben ! cet illustre personnage étiont tout bonnement Jean Moulineau, paysan des Vosges.

LA COMTESSE (riant). Excellente plaisanterie !... Jusqu'au patois !...

MOULINEAU (à part). Elle me prend pour un autre.

LA COMTESSE. Si vous étiez assez bon, mon Prince (se reprenant), Monsieur Moulineau, pour rester ici quelques jours, j'aurais l'honneur de vous présenter plusieurs de mes amis, et entre autres, le marquis d'Hennecour...

MOULINEAU (vivement). Le marquis d'Hennecour est ici ? Ah ! quel bonheur !...

LA COMTESSE. Est-ce que vous le connaissez ?

MOULINEAU. Sans-doute ! et beaucoup !

LA COMTESSE. Vous savez que sa fortune est perdue ?

MOULINEAU. Pas pour tout le monde... Le Marquis est encore riche, ça peut se dire ici.

LA COMTESSE (ravie). En vérité !

MOULINEAU. Vous n'imaginez pas le bien que j'pouvons lui faire ?

LA COMTESSE. Ah ! vous me ravissez. Car, vous ne sauriez croire tout l'intérêt que je prends à lui.

MOULINEAU. Je voudrions lui parler plus tôt que plus tard.

LA COMTESSE. Sachez, mon Prince... M. Moulineau... que le marquis d'Hennecour est venu ici pour m'épouser.

MOULINEAU (surpris). Pour !... vous épouser !... Non jarnidié, il ne vous épousera pas. Eh ben ! par exemple, et que deviendrait ma pauvre petite protégée ?

LA COMTESSE. Vous avez une protégée ? mais M. le marquis d'Hennecour est engagé envers moi.

MOULINEAU. Il se dégagera.

LA COMTESSE. Monseigneur !

MOULINEAU. Il n'y a pas de Monseigneur ! il ne vous épousera pas ! Je ne le veux pas.

LA COMTESSE (à part). Ces princes sont d'un despotisme.

MOULINEAU. Quel heureux hasard m'a fait venir dans c'te auberge. Montrez-moi ma chambre et faites-moi donner à dîner, car je suis las comme un chien, et j'ai une faim du diable : mais après le dîner, tâchez de me faire parler au marquis d'Hennecour.

LA COMTESSE. Je n'y manquerai pas (à part). Je m'en garderai bien.

MOULINEAU (à part). Épouser le Marquis ! je suis arrivé joliment à propos ! (Il sort.)

LA COMTESSE. Ces manières grossières !... S'il se déguise, il se déguise bien.

SCÈNE XXI.

(La scène doit être jouée vivement et mystérieusement.)

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (vivement). Ah ! Comtesse, vous êtes seule ?

LA COMTESSE. Ce voyageur me quitte.

LE CHEVALIER. Ce n'est point ce que vous croyez.

LA COMTESSE. Je m'en doutais.

LE CHEVALIER. C'est un agent secret de la police française.

LA COMTESSE. Vraiment !

LE CHEVALIER. Son postillon a jasé. — Il a semé l'or sur la route.

LA COMTESSE. Mais cependant, il m'a parlé du Marquis...

LE CHEVALIER. Il vient pour l'arrêter.

LA COMTESSE. Il dit qu'il se nomme Moulineau.

LE CHEVALIER. Moulineau ! C'est le nom du scélérat qui a acheté le château d'Hennebourg.

LA COMTESSE. Ah ! ce pauvre Marquis, il faut le sauver !

LE CHEVALIER. Je vais donner l'éveil au Marquis et le faire monter en chaise de poste, pour le soustraire à cet homme.

LA COMTESSE. Mais cela n'arrangera pas mon mariage avec le Marquis.

LE CHEVALIER. Commençons par le mettre à l'abri. J'entends nos émigrés solliciteurs, ils croient à l'arrivée d'un prince déguisé, livrons-leur M. Moulineau. (Il sort.)

SCÈNE XXII.

LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ, LE COMMANDEUR, tenant un violon. **LA MARQUISE, ÉMIGRÉS, ÉMIGRÉES.**

LE PRÉSIDENT. Où est-il cet illustre personnage, qui dans ce siècle d'assignats répand, dit-on, une pluie d'or ?

LA COMTESSE. Il est dans son appartement.

LE PRÉSIDENT. Nous venons lui rendre nos hommages.

LA COMTESSE. Vous savez qu'il voyage incognito.

LE PRÉSIDENT. Oui, mais il ne peut qu'être flatté de l'empressement de gens de notre sorte.

LA COMTESSE. Le voilà. (Elle se tient à l'écart.)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, MOULINEAU.

MOULINEAU. Est-ce que mon dîner n'arrivera pas, donc ?... Ah ! tu m'as l'air du cuisinier, toi ?

LE PRÉSIDENT. J'ai cet honneur-là, Monseigneur.

MOULINEAU. Encore du monseigneur !... Ces gens-là ont le démon de l'haricocratie.

LE PRÉSIDENT. Vous avez beau vous déguiser, mon Prince, vous êtes reconnu.

LE COMMANDEUR. Vous êtes reconnu.

MOULINEAU. Reconnu ou non, fais-moi dîner, gros ventru.

LE PRÉSIDENT. Il est d'une gaieté... Vous serez content du menu... C'est moi...

MOULINEAU. Toi qui es le menu ?... T'en as ben menti, par exemple.

LE PRÉSIDENT. De plus en plus fort.

LE COMMANDEUR. Comme chez Nicolet.

LE PRÉSIDENT. Mon Prince, vous allez voir mes talents en cuisine : mais aussi quand vous rentrerez dans notre France, j'espère que vous daignerez récompenser mon zèle et me nommer premier président du parlement, ou garde des sceaux.

MOULINEAU. Je crois que tu en as pas mal à garder ici.

LE PRÉSIDENT. Le Prince fait des calembours.

LE COMMANDEUR. Il est plein d'esprit.

MOULINEAU. Ah! ça, gros cuisinier, veux-tu que je dine, oui ou non?

L'ABBÉ. Mon prince, nous espérons tous que notre conduite sera récompensé lors de la contre-révolution.

MOULINEAU. Laissez-moi donc tranquille; je ne pense pas du tout comme vous autres.

LE PRÉSIDENT. Cependant votre présence ici...

MOULINEAU. Ah! vous me prenez pour un émigré!... Jarnidié, je ne le suis pas. Je blâmons ceux qui abandonnent leur pays!

LE PRÉSIDENT. Ce langage...

MOULINEAU. Qu'il vous convienne, ou qu'il ne vous convienne pas, je m'en moque... Et vous, madame l'hôtesse, que je voyons là, ricaner dans un coin, je vous priions de faire avertir tout de suite le marquis d'Hennecour, ou j'allons me fâcher.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Soyez tranquille, madame la Comtesse, le Marquis est en sûreté.

MOULINEAU. Le marquis d'Hennecour?...

LE CHEVALIER. Oui. Il est monté en chaise de poste, et sans doute il a déjà passé le Rhin.

MOULINEAU. Ah! Jarnidié, des chevaux!... des chevaux!...

LE CHEVALIER. Les derniers l'ont emmené.

MOULINEAU. Pardié, vous avez fait là un beau coup!

LE CHEVALIER. Et vous faites un joli métier, vous.

MOULINEAU. Comment? un joli métier!... Pour qui me prenez-vous donc!...

LE CHEVALIER. Vous êtes reconnu, M. Moulineau.

LE PRÉSIDENT. Ce n'est donc pas le prince que nous attendions?

LE CHEVALIER. C'est un patriote, l'acquéreur du château d'Hennecour.

LE PRÉSIDENT. Mais je le reconnais, ce coquin-là! Il faut le faire emprisonner.

LE CHEVALIER. Il faut le bâtonner.

MOULINEAU (se posant.) Approchez donc!... Y en a-t-il un ici qui sache jouer du bâton? (Tout le monde l'entoure.)

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. Quel bruit! Qu'y a-t-il donc?

MOULINEAU. On veut m'emprisonner, m'assommer!

ANDRÉ. C'est vous, Moulineau!...

MOULINEAU. C'est vous, André!

TOUS. Ils se connaissent!

MOULINEAU. Avec des épaulettes?

ANDRÉ. On va vite dans ce temps-ci. J'en ai gagné deux pour six blessures.

MOULINEAU. C'est bien payé! mais, mon ami, protégez-moi. Ils veulent me faire prisonnier.

ANDRÉ. De quel droit ?

MOULINEAU. Ils disent que je suis un espion.

ANDRÉ. Je vous prends sous ma sauve-garde. Venez avec moi chez le général prussien, nous repartirons ensemble pour la France. — Vous donnerez de mes nouvelles à Nancy.

MOULINEAU (aux autres). Vous m'avez empêché de rencontrer le marquis auquel je rapportais un million, eh bien! je le garderai. Je serai millionnaire malgré moi. Il y en a assez qui le sont malgré tout le monde. (Il sort avec André.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le parc, devant le château d'Hennecour.

SCÈNE I^{re}.

GERLON, THOMAS, PAYSANS ET PAYSANNES,
(portant toutes sortes d'instruments bruyants pour un charivari).

THOMAS (aux paysans). Venez, venez par ici, avec vos poêles, vos casseroles, vos chaudrons. Puisque c'est Moulineau qui a été nommé maire, il faut célébrer sa nomination par un charivari.

GERLON. T'es toujours bon comme à l'ordinaire. Si tu avais acheté le château, il y a dix-huit ans, comme Moulineau, c'est p'têtre toi qui serais maire aujourd'hui.

THOMAS. Je l'aurais bien acheté, mais Moulineau m'a joué d'un pion, il m'a dénoncé à la société populaire, et pendant que j'étais en prison, il s'est fait adjuger le château... Et parce qu'il a cinquante mille livres de rente, il fait le fier, il donne des dîners, il fait élever son fils à l'École polytechnique.

GERLON. Son fils est un gentil garçon. Il est arrivé d'hier pour passer ses vacances auprès de ses parents.

THOMAS. Et madame Moulineau ne disait-elle pas l'autre jour qu'elle espérait bien que son mari serait nommé baron.

GERLON. Est-ce qu'il va encore y avoir des barons ?

THOMAS. Parbleu! l'empereur ne se gêne pas. Non seulement il laisse rentrer en France toute l'ancienne noblesse, mais il refait une noblesse nouvelle. Vous ne savez rien, vous autres!

GERLON. Faut être juste! Moulineau s'est bien conduit. Il nous a tous fait travailler, il a doublé le prix de nos journées. Et c'te pauvre Nancy, quand son père l'a renvoyée de chez lui, il l'a recueillie, il l'a traitée comme sa propre fille.

THOMAS. Le v'la ben malade! d'avoir reçu une jeune et jolie personne!... ça n'est p'têtre pas sans motif! quand on est riche, on n'est pas bien strict sur l'article des mœurs.

GERLON. Tu seras donc toujours une mauvaise langue!

THOMAS. Je suis Saint-Jean Bouche-d'or. Allons, mes amis, pour célébrer la nomination de M. le maire, commençons notre charivari!

Tous. Oui, Oui, charivari.

SCÈNE II.

THOMAS, GERLON, MADELON ET MOULINEAU paraissant sur le perron du château.

Tous (criant). Moulineau! Moulineau!...

MOULINEAU (sur le perron). Mes chers administrés! je me rends à vos vœux!...

Tous. Ah! Ah! Ah!... (Ils agitent leurs instruments).

MOULINEAU. V'là une drôle de musique.

(Ils continuent leurs cris et le bruit du charivari.)

MOULINEAU. Mes amis, je vous fais des compliments, et vous m'écorchez les oreilles.

THOMAS. A bas le maire!...

Tous. A bas le maire!

MOULINEAU. Il paraît que ma nomination vous fait grand plaisir.

THOMAS. Tu nous parles là du haut de ta grandeur... Tu es donc ben fier depuis que tu es dans les honneurs!

MOULINEAU. Je veux bien descendre jusqu'à vous : mais ne me cassez pas la tête. (Il descend.)

MADÉLON. Mon homme, prends garde à toi. (A part.) Je vais chercher mon fils. (Elle sort.)

MOULINEAU. Laisse donc, je n'ai pas peur.

THOMAS. Pourquoi qu'on t'a nommé maire ? intrigant!

MOULINEAU. Ne donne donc pas ton nom aux autres. — Voyons, à qui que j'ai fait du mal, ici ? S'il y en a un, qu'il le dise. — Toi, Jean-Pierre, qui qu'a payé les mois d'école de ton p'til gas ?

JEAN-PIERRE. C'est toi.

MOULINEAU. Toi, la grosse Madeleine, qui qu'a marié ta fille avec le grand Roujeau, et qui l'y a donné une dot de cent écus ?

MADÉLEINE. C'est vous, Jean.

MOULINEAU. Et toi, grand Baluchet, qui qu'a payé l'amende pour toi, toutes les fois que tu ne balyais pas ta porte, ce qui t'arrivait plus souvent que tous les jours ?

BALUCHET. C'est toi Moulineau.

MOULINEAU. Et qui, qui vous gagnait toujours au jeu de boule, et quoi qu'ça qui payait toujours cheux le marchand de vin ?

Tous. C'est toi!

MOULINEAU. V'là donc le mal que je vous ont fait!.

THOMAS. C'est égal ! t'es un acquéreur du château d'Hennecour.

MOULINEAU. Tu voudrais ben l'être, toi ! c'est ça qui te fait enrager...

Tous. C'est vrai.

MOULINEAU. Eh ben, mes enfants, en réjouissance de ce que j'ai été nommé maire, j'ai fait dresser dans le parc une grande table de cent couverts, et défoncer deux pièces de vieux vin, du meilleur de ma cave, et je vous invitons tous à manger et à boire, jusqu'à ce que tout soit mangé et soit bu!

Tous. Vive monsieur le maire!...

MOULINEAU. Allez resserrer vos casseroles, vos chaudrons, vous n'en avez pas besoin, parce qu'aujourd'hui, c'est moi qui tient la queue de la poêle.

Tous. Vive Moulineau!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADÉLON, ALBERT, NANCY, sortant du château.

ALBERT. Que se passe-t-il donc, mon père?... Ma mère est venue me chercher, en disant qu'on vous insultait.

Tous. Vive Moulineau!

MOULINEAU. Tu vois comme on m'insulte, mon garçon.

Tous. Bonjour, M. Albert!

ALBERT. Bonjour, mes amis.

MOULINEAU. Allez vous mettre à table. J'irons vous joindre aussitôt que j'aurons expédié les papiers de la mairie, que le garçon de bureau vient de me remettre.

Tous. À table! à table! (Ils sortent.)

MOULINEAU. (voyant Thomas qui se tient à l'écart.) Dis donc, Thomas, est-

ce que tu ne vas pas manger et boire avec les autres?... Ne boude donc pas contre ton ventre.

THOMAS. Mais...

MOULINEAU (bas). Je savons que tu as des dettes, je les paierons.

THOMAS. Je vais me mettre à table ; mais nous n'en serons pas meilleurs amis pour ça. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté LES PAYSANS.

MOULINEAU. Il est comme les chiens hargneux, qui mangent ce que vous leur y donnez, et pis qui vous mordent après.

MADÉLON. Ils m'ont fait joliment peur, toujours !... Je vais veiller à ce qu'ils boivent bien, ça les calmera tout-à-fait. (Elle sort.)

NANCY. Si ces gens-là vous connaissaient comme moi !...

ALBERT. Quel malheur, mon père, qu'avec un cœur comme le vôtre, avec d'aussi bonnes qualités, vous n'avez pas eu cette première éducation, qui aurait fait de vous un homme distingué.

MOULINEAU. Au contraire, c'est plus drôle de me voir propriétaire d'un beau château, riche à cinquante mille livres de rente, et avoir des manières de paysan : ça me fait distinguer.

ALBERT. Ne pourriez-vous pas vous façonner un peu ?

MOULINEAU. Je suis trop vieux. Je suis plutôt en train de me défaire.

ALBERT. Si vous saviez ce que cela fait dire de vous ?

MOULINEAU. Dis donc, garçon, est-ce que tu rougirais de moi ?

ALBERT. Non ; mais...

MOULINEAU. Dam ! dis-le ; si tu ne veux pas de moi pour ton père, je tâcherai de t'en trouver un autre, n'est-ce pas, Nancy ?

NANCY (émue). Que dites-vous, mon ami ?

MOULINEAU. Et une mère, si ma Madelon ne lui convient pas.

ALBERT. Cessez de plaisanter là-dessus. La naissance que je vous dois, vous assurerai assez de ma reconnaissance, de mon respect : mais l'éducation que vous m'avez donnée, voilà ce qui mérite le dévouement de ma vie tout entière.

MOULINEAU. Bien, bien, garçon : je sais que tu as un cœur noble !... quoique tu aies un sang roturier.

NANCY (avec un soupir). Oui !

MOULINEAU. Avec tout ça, vous me faites oublier mes affaires. On m'a apporté de la mairie un tas de papiers, un passeport à viser, et je n'ai sous la main ni mon adjoint, ni ma femme. Quant au passeport, le garçon de bureau m'a dit que c'était un artiste qui voyageait pour ses études. — Cherche-moi donc ce passeport là - dedans... l'écriture m'embarrasse toujours.

ALBERT. Le voilà (il lit). Albert. — Tiens, son prénom est comme le mien. — Albert d'Hennecour, peintre.

NANCY. D'Hennecour !

MOULINEAU. D'Hennecour ! Es-tu ben sûr ?

ALBERT. Voyez.

MOULINEAU. C'est singulier !

NANCY (à part). Serait-ce lui ?

ALBERT. Ah ! vous êtes surpris, parce que ce voyageur porte le même nom que notre château.

MOULINEAU. Sûrement.

NANCY (à part). Quel événement !

NANCY (emmenant Moulineau à part.) Mon ami, si c'était lui, je ne me sens pas la force de supporter sa présence.

MOULINEAU. Entrons au château. Il faudra que je le voie, puisque j'ai son passeport.

ALBERT. Vous chanceliez, Nancy ; appuyez-vous sur moi.

NANCY. Je ne me sens pas bien.

MOULINEAU. Voyons, voyons ; prenez mon bras. Diable ! — Hé ! not' femme, viens donc ! — Ce sera rien... Une petite goutte de cassis vous remettra les sens.
(Ils entrent au château.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS D'HENNECOUR, en costume d'artiste qui voyage, le portefeuille suspendu avec une bretelle, la canne ferrée, la petite gourde, etc. Il descend le sentier du fond, et contemple le paysage.

LE MARQUIS. C'est avec un charme mêlé de regret, qu'après dix-huit ans d'exil, je revois les lieux où s'écoula ma jeunesse. Age d'insouciance et de plaisir, que tu as passé rapidement ! Que la seconde moitié de ma vie a été pénible, orageuse... Enfin, avant de mourir, j'aurai respiré l'air de la patrie. — Cependant je suis étranger ici, après avoir été propriétaire. Ce château m'a appartenu. Les terres qui l'environnent étaient à moi. C'est là que (avec émotion) c'est là que Nancy ! — Que sera-t-elle devenue, la pauvre enfant ? — Chassons ces noires idées. Il faut que j'esquisse une vue de mon ancien château. Mettons-nous à l'ouvrage. — Heureux art qui a charmé les années de mon exil, et qui a fait vivre le pauvre émigré sur la terre étrangère ! Ma première idée avait été de prendre une épée : mais la pensée de croiser mon fer contre celui d'un Français m'a retenu, et ma main est restée pure. Au lieu d'une épée, j'ai pris un crayon, n'ayant pas d'autre moyen de posséder mon ci-devant château, emportons-le du moins dans mon portefeuille. (Il dessine.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ALBERT.

ALBERT est entré depuis quelques moments ; il s'approche et regarde par-dessus l'épaule du marquis, avec intérêt. Vous êtes artiste, Monsieur ?

LE MARQUIS (tournant la tête). Oui, Monsieur. Et vous ?

ALBERT. Simple amateur. Je dessine pour mon plaisir. Je me destine à une carrière plus sérieuse : au génie.

LE MARQUIS. Je n'étais aussi qu'amateur, et bien m'a pris de n'être pas sans quelques dispositions, car ce que j'avais appris comme art d'agrément est devenu pour moi une ressource dans le malheur.

ALBERT (avec intérêt). Vous avez été malheureux, Monsieur ?

LE MARQUIS. Comme tant d'autres, que la révolution a ruinés, faute de les avoir massacrés.

ALBERT. Vous avez échappé à la hache révolutionnaire ?

LE MARQUIS. Mais non pas à un certain nivellement... celui qui en vous laissant la vie vous ôtait les moyens de vivre.

ALBERT. On était heureux alors d'être homme de mérite, et vous l'avez prouvé.

LE MARQUIS. Bien honnête ! J'aurais autant aimé n'être pas forcé d'en donner la preuve.

ALBERT. Je le conçois.

LE MARQUIS. Mais j'ai appelé à mon secours la philosophie qui m'a suivi et consolé dans les forêts brûlantes de l'Amérique, et dans les déserts glacés de la Russie. J'ai partout mangé le pain que je gagnais.

ALBERT. Vous aviez quitté la France ?

LE MARQUIS. En 90... Il le fallait bien ! Je me suis enfui : mes jambes ont sauvé ma tête.

ALBERT. Et vous laissez peut-être en France des souvenirs...

LE MARQUIS. D'amitié. Je n'avais plus de famille.

ALBERT. Pardon de toutes ces questions... L'intérêt que vous m'inspirez me rend indiscret.

LE MARQUIS. On ne l'est pas lorsqu'on pense et que l'on s'exprime comme vous.

ALBERT. Je disais donc que vous aviez laissé en France ?...

LE MARQUIS. Des terres, un château, des rentes, le souvenir d'une jeunesse brillante et dissipée ; et en y revenant, je n'y trouve plus ni rentes, ni château... ni jeunesse.

ALBERT. Votre nom a frappé tout à l'heure les personnes qui lisaient votre passeport. Seriez-vous l'ancien propriétaire du château d'Hennecour.

LE MARQUIS. Je n'ai nulle raison de le cacher. Nous parlions de philosophie ; vous voyez que j'en ai assez pour dessiner ce château qui m'appartenait et qu'un misérable paysan a acquis à vil prix.

ALBERT. Monsieur, n'insultez pas le propriétaire actuel de ce château.

LE MARQUIS. Je ne dis que la vérité.

ALBERT (vivement). Monsieur, apprenez que ce château était à demi-ruiné, que les terres étaient en friche, qu'on allait achever de renverser le bâtiment, quand une acquisition légale a mis cette propriété dans les mains de mon père.

LE MARQUIS. De votre père ?

ALBERT. Oui, monsieur.

LE MARQUIS. J'en suis fâché pour vous.

ALBERT. Monsieur !

LE MARQUIS. Ah ! je ne m'en dédis pas. Ma façon de penser est invariable sur le compte de celui qui a acquis mon château.

ALBERT. Comme la mienne sur l'émigration. Je crois que le devoir d'un Français était de rester dans son pays, de le défendre contre l'étranger, si celui-ci l'attaquait contre ses compatriotes eux-mêmes, lorsqu'ils étaient assez insensés pour allumer la guerre civile.

LE MARQUIS. Vous avez vos raisons pour penser ainsi, fils de celui qui m'a dépouillé ! Mais on m'avait dit que l'acquéreur de mes propriétés était une espèce de paysan stupide, un nommé Jean Moulineau, et vous paraissez...

ALBERT. Je suis son fils, vous dis-je... C'est vous avertir de ne pas tenir en ma présence un pareil langage.

LE MARQUIS (sèchement). Ce qui est dit est dit. Il m'est permis d'avoir de l'humeur.

ALBERT. Il m'est permis de ne pas la supporter.

LE MARQUIS. Comme vous voudrez.

ALBERT. Monsieur... les élèves de l'École polytechnique portent l'épée.

LE MARQUIS. J'en ai une à mon auberge.

ALBERT. Rétractez, monsieur, les paroles que vous venez de prononcer.

LE MARQUIS. Je n'ai jamais reçu de leçon de personne.

ALBERT. Je pourrais vous en donner une.

LE MARQUIS. Le professeur est bien jeune.

ALBERT. Il paraît qu'il y a des écoliers de tout âge... Je vais chercher deux épées, monsieur.

LE MARQUIS. Où nous battons-nous ?

ALBERT. Ici. Tout le monde est dans le parc. Nous serons plus sûrs de n'être pas dérangés. (Il sort.)

LE MARQUIS (seul). Nous sommes trop engagés pour reculer maintenant... J'en suis fâché cependant... Au fait, ce jeune homme a du cœur ; et si j'avais un fils, je serais flatté qu'il se conduisît ainsi.

ALBERT (rentrant). Voilà des armes, monsieur.

LE MARQUIS. Vous le voulez, monsieur ; c'est à regret.

ALBERT. Il me suffit de savoir que vous êtes brave.

LE MARQUIS. Songez que j'ai de l'expérience.

ALBERT. Croyez que j'ai quelque adresse.

LE MARQUIS. Enfin, vous le voulez ?

ALBERT. En garde, monsieur.

ALBERT. C'est un appel auquel un Français ne peut pas manquer.

ALBERT. Je vengerai mon père des propos injurieux qu'on tient sur lui...

LE MARQUIS. Ah ! prenez garde. Vous vous emportez : cela n'est pas prudent. — Il faut du sang-froid. Voyez celui avec lequel je pare vos bottes. — Vous ne vous attendiez pas à cette feinté. — Je pouvais vous toucher. Tenez, si j'avais voulu, je vous désarmais.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MOULINEAU.

MOULINEAU. Oh ciel ! qu'est-ce que je vois... arrêtez...

LE MARQUIS. Ce n'est pas ma faute. Monsieur m'a forcé...

MOULINEAU. Albert, je vous ordonne de me rendre votre épée. Monsieur, remettez-moi la vôtre.

LE MARQUIS. Elle ne m'appartient pas. Reprenez-là, jeune homme.

MOULINEAU. Je m'en empare. — Comment, monsieur, vous revenez au bout de dix-huit ans pour tuer mon fils ?

LE MARQUIS. Eh ! c'est vous, monsieur Moulineau.

MOULINEAU. Comme vous voyez, monsieur le Marquis. — Vous m'avez donc reconnu tout de suite ?

LE MARQUIS. Il y a des têtes qui ne changent pas : des physionomies inamovibles.

MOULINEAU. Merci.

LE MARQUIS. Votre fils est charmant, monsieur Moulineau ; il s'exprime à merveille ; il est brave.

MOULINEAU. Oui ; je vois ça, et un peu vif. C'est un gentil garçon. Il ne me ressemble pas.

LE MARQUIS. Heureusement pour lui.

MOULINEAU. Vous êtes donc toujours poli ?

LE MARQUIS. Selon les gens à qui je parle.

MOULINEAU. C'est encore plus honnête pour moi : mais je m'en moque pas mal !

ALBERT. Mon père, permettez.

MOULINEAU. Mon fils, permettez. J'ons à parler à monsieur le Marquis, vous voudrez bien me le prêter un instant.

ALBERT. Mais...

MOULINEAU. Eh ben ! et c't'obéissance !

ALBERT (bas au Marquis). Nous nous reverrons, monsieur.

LE MARQUIS. Cela suffit. (Albert rentre.)

SCÈNE VIII.

MOULINEAU, LE MARQUIS.

MOULINEAU. Vous v'là donc revenu au pays !... Monsieur le Marquis : (approchant une chaise). Voulez-vous vous assire.

LE MARQUIS. Merci.

MOULINEAU. Permettez-moi de faire les honneurs. Je suis chez moi.

LE MARQUIS. (haussant les épaules.) Chez vous !

MOULINEAU. Dame ! oui. Dans ce monde, voyez-vous, c'est toujours la Saint-Lambert ; qui quitte sa place la perd.

LE MARQUIS. Vous feignez de rire : mais mon retour vous contrarie, monsieur Moulineau.

MOULINEAU. Moi ? Ma foi non. J'ons assez couru après vous.

LE MARQUIS. Couru après moi ?

MOULINEAU. Jusqu'à Coblentz ; mais vous ne l'avez pas su.

LE MARQUIS. Si fait, car je me suis enfui devant vous.

MOULINEAU. C'est une fière bêtise que vous avez faite là.

LE MARQUIS. Ne venez-vous pas avec une jolie petite mission de la police révolutionnaire ?

MOULINEAU. Hé ! Ah ! ça mais, dites-donc, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas un...

LE MARQUIS. Si vous ne venez pas pour m'arrêter, que venez-vous donc faire à Coblentz ?

MOULINEAU. V'là ce que c'est que de mal juger les hommes. — *Moulineau est un paysan, Moulineau a été à la fédération, il est patriote, il vient pour me faire du mal.* Et stapedant, Moulineau vous avait caché chez lui, et vous avait fait ensauver.

LE MARQUIS. (sur le même ton). Oui, mais Moulineau a acheté mon château

MOULINEAU. Si ça n'avait pas été moi, ç'aurait été un autre.

LE MARQUIS. Belle raison ! parce qu'un autre aurait mal fait, cela vous autorisait-il à faire comme lui ?

MOULINEAU. Dites donc, monsieur le Marquis, si l'on méprisait tous ceux qui font des fautes, je vous demandons si vous n'avez rien à vous reprocher, vous qui faites vot' embarras.

LE MARQUIS. Pourquoi cette question ?

MOULINEAU, (avec mystère). Quand vous êtes parti de France, n'avez-vous rien oublié ?

LE MARQUIS. Je ne crois pas.

MOULINEAU. Si !... Vous avez oublié d'épouser Nancy.

LE MARQUIS (avec douceur). J'y pensais tout à l'heure.

MOULINEAU. Vrai ?

LE MARQUIS. Sur mon honneur. Qu'est-elle devenue, cette douce et aimable fille ? — Vit-elle toujours ?

MOULINEAU. Oui.

LE MARQUIS. Et que fait-elle ?

MOULINEAU. Elle vous aime.

LE MARQUIS. Encore !

MOULINEAU. Quoique vous ne le méritiez guère

LE MARQUIS. J'ai songé à elle, dans mes jours d'infortune. Quand j'étais seul parmi des étrangers, indifférents à mes peines, je me disais : si j'avais avec moi une femme !

MOULINEAU. Ça console !

LE MARQUIS. Je songeais à mon nom qui allait s'éteindre.

MOULINEAU. A qui la faute !

LE MARQUIS. Il aurait fallu...

MOULINEAU. Un fils, v'là tout.

LE MARQUIS. Certainement.

MOULINEAU. Et pour avoir un fils, il faut se marier.

LE MARQUIS (souriant amèrement). Hum !... Pas toujours.

MOULINEAU. Mais pour qu'il porte votre nom.

LE MARQUIS. C'est vrai.

MOULINEAU (avec intention). J'en ai un, moi.

LE MARQUIS. Qui m'a paru un aimable jeune homme.

MOULINEAU. Et vous venez là me le tuer tout bonnement !... Dites donc, M. le marquis, quand on a été long-temps absent de son pays, faut prendre garde à ce qu'on fait ; car vous auriez tué mon fils comme vous auriez pu tuer le vôtre !...

LE MARQUIS. Que dites-vous ?...

MOULINEAU. Heim ?... si vous en aviez un comme ça !... Il aurait un bel héritage !

LE MARQUIS. Voulez-vous me narguer ? Vous prenez une cruelle revanche !...

MOULINEAU. Vous me connaissez mal ; allez , M. le marquis , cet héritage , il pourrait encore l'avoir... Vous savez ben , ce fameux million ?

LE MARQUIS. Que j'ai tant cherché !

MOULINEAU. Je l'ai trouvé , moi.

LE MARQUIS. Se peut-il !...

MOULINEAU. Et j'ai payé le château avec.

LE MARQUIS (indigné). Tu savais qu'il y avait de l'argent caché !...

MOULINEAU. Pardi ! Pardi ! sans cela , est-ce que je l'aurais acheté ?

LE MARQUIS. Quelle assurance !...

MOULINEAU. Mais voyons , faut nous entendre... Je vas vous parler d'amitié. Nancy... la bonne Nancy... Vous ne savez pas les suites de son aventure avec vous ?

LE MARQUIS. Comment ?

MOULINEAU (mystérieusement). Nous l'avons emmené dans notre chaumière , personne n'a su qu'elle avait eu un fils.

LE MARQUIS (avec âme). J'aurais un fils !...

MOULINEAU. Ah !... C'est bien , ce mot là. Ça veut dire que vous le reconnaissez.

LE MARQUIS. En douteriez-vous ?

MOULINEAU. Vous êtes donc ben changé !..

LE MARQUIS. Le malheur instruit et corrige.

MOULINEAU. Eh bien ! vous êtes un honnête homme , vous méritez d'être riche , et vous le serez... Qu'est-ce que je dis , vous le serez ?... Vous l'êtes.

LE MARQUIS. Vous moquez-vous de moi ?

MOULINEAU. Ma foi , non. Allez cheux le curé , et cheux le notaire du village , vous verrez des écritures comme par lesquelles Jean Moulineau n'est pas autre chose que le fermier de M. d'Hennecour.

LE MARQUIS. C'est à ne pas croire !

MOULINEAU. Quand vous le verrez , vous le croirez , peut-être !

LE MARQUIS. Comment , Moulineau , vous avez été assez généreux , assez délicat !...

MOULINEAU. Je n'avons fait que mon devoir , v'là tout.

LE MARQUIS. Une fortune ! un fils !... Cela n'est pas possible. Je rêve.

MOULINEAU. Vous rêvez tout éveillé.

LE MARQUIS. Excellent homme ! Tu m'as sauvé la vie , tu m'as gardé ma fortune , et me mets en état de conserver l'honneur !

SCÈNE IX.

LES MÊMES , ALBERT , sortant du château avec deux pistolets.

ALBERT (à part). Mon père est encore là !

MOULINEAU. Ecoutez. Remettez-vous un petit brin de la surprise , de la joie , de la... de tout ce que vous venez d'apprendre , et je vas vous amener ma femme , la vôtre... et votre fils... Mais , jarnidié ! vous avez bien fait d'être un honnête homme ; car , foi de Jean Moulineau , j'aurions passé tout votre bien sur la tête de votre enfant , j'en avais le droit... Attendez-moi , un petit brin. (Il rentre au château.)

SCÈNE X.

ALBERT , LE MARQUIS.

LE MARQUIS (à part). Cet homme est incroyable ! Qui diable , sous une pa-reille enveloppe , devinerait tant de délicatesse... et moi , je soupçonnais sa probité !...

ALBERT (mystérieusement). Monsieur , profitons du moment. Nous sommes seuls , on pourrait venir... Dans ce petit bois...

LE MARQUIS. C'est avec bien du regret... mais vous l'exigez ?

ALBERT. Vous avez insulté mon père !

LE MARQUIS. J'ai eu tort, car je ne connais personne de plus estimable et de plus généreux.

ALBERT. Vous n'en êtes que plus coupable envers lui.

LE MARQUIS. Il serait pénible à un homme de mon âge de faire des excuses à un homme du vôtre; cependant je vous avouerai que ce combat...

ALBERT. Vous voudriez l'éviter. Je ne puis cependant vous croire un lâche.

LE MARQUIS. Je frapperais le fils d'un homme qui m'a conservé le mien ! cela ne se peut pas.

ALBERT. Prenez un de ces deux pistolets et marchons. (Il les lui présente.)

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, MOULINEAU, MADELON, NANCY, LES PAYSANS au fond.

NANCY. Des pistolets !

MADELON. Albert ! (les deux femmes le prennent dans leurs bras.)

ALBERT. Ma mère ! Nancy !

NANCY. Tu veux tuer ton père ! (Albert jette son arme.)

LE MARQUIS. Mon fils ! — Nancy ! (Il les prend dans ses bras.)

MOULINEAU, à (Albert.) Embrasse-les, garçon ! embrasse-les ! oui, c'est ton père et ta mère !

ALBERT. Se peut-il !... Mais vous... Quoi ! vous n'étiez pas...

MOULINEAU. J'étais ton père !... nourricier ! (Albert se jette dans ses bras.)

LE MARQUIS. Ma femme ! mon fils ! venez sur mon cœur ! Albert, tu auras un nom.

MOULINEAU. Je lui en avais prêté un; mais il aura celui qui lui appartenait. Ça vaut mieux. Faut que chacun jouisse de son bien. — Eh ben ! vous autres, suis-j' été encore un voleur de château !

GERLON. Tu es un honnête homme ! — N'est-ce pas, Thomas ?

THOMAS. Oui.

MOULINEAU. C'est heureux qu'il en convienne.

THOMAS. Mais il n'est pas le seul.

LE MARQUIS. Nancy, je t'ai causé bien des peines ; mais je les ai cruellement expiées.

MOULINEAU. Ne pensez plus au mal; songez au bien que vous retrouvez, à votre fils que je vous rends.

MADELON. Dis donc, mon homme, nous n'en aurons plus, nous !

MOULINEAU. Si nous pouvions... Crois-tu que je sois trop vieux ?

MADELON. Tais-toi donc ! mauvais sujet.

MOULINEAU. Voyez, monsieur le Marquis, vous avez de l'esprit, et je ne suis qu'une bête; vous avez de l'éducation, je n'ai que de l'instinct, et cependant qui est-ce qui répare les sottises d'un riche et brillant seigneur de Versailles ? un pauvre paysan des Vosges, Jean Moulineau.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.